



Kathleen Fortin,
tragédienne née
Page E 3



Claude Gingras,
la mémoire jubilatoire
Page E 7

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 FÉVRIER 2014

OLIVIA BOUDREAU



AVEC LE CONCOURS DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE LEONARD ET BINA ELLEN

Femme allongée, Olivia Boudreau, 2014

LA PERSISTANCE DES APPARENCES

S'appuyant sur des cadres soignés et la lenteur de ses récits, l'artiste accumule les vidéos comme s'il s'agissait d'appliquer la matière, couche après couche

Vidéaste de la lenteur, de la répétition et des images soignées, Olivia Boudreau est saluée par un solo majeur, qui revient sur sa riche carrière... de dix ans. L'exposition *L'oscillation du visible* réunit près de 200 heures (!) de captations. À voir et à revoir sans modération.

JÉRÔME DELGADO

Mi-trentenaire, active depuis une décennie seulement, et voilà Olivia Boudreau consacrée par un premier bilan et une première monographie, offerts par la galerie Leonard et Bina Ellen de l'Université Concordia. A coups de vidéos performatives et contemplatives, axées sur des longs plans-séquences, sur des actions et postures du corps (féminin) et sur une impression que tout se déroule très lentement, Olivia Boudreau s'est vite imposée comme une figure clé de la relève en art actuel. Difficile d'imaginer une année sans ses images, à la fois séduisantes et éprouvantes, minimalistes et riches de sens.

L'exposition *L'oscillation du visible* réunira, à compter de jeudi, quinze titres, de ses tout premiers *Jupe et peinture* (2004), réalisés alors que l'artiste était au bac, à l'inédit *Femme allongée* (2014). Quinze titres en dix ans, la diplômée de l'UQAM assure en être étonnée: «*Je suis la première surprise qu'il y ait quinze œuvres. Je ne savais pas que j'en avais fait autant.*»

Ce n'est pas de la fausse modestie. Rencontre dans ses quartiers, avenue de Gaspé, Olivia Boudreau se révèle plutôt terre à terre, d'une belle simplicité. Si elle reconnaît réaliser trois œuvres tous les deux ans, elle ne se vante jamais, pendant l'heure qu'elle sirotera son thé, de son rapide succès d'estime. Tout au plus se considère-t-elle chanceuse, exigeante ou simplement «bonne élève».



Olivia Boudreau s'impose aujourd'hui comme une figure clé de la relève en art actuel.

«*J'ai toujours eu le fantasme de faire une expo et de prendre un break d'un an, confie-t-elle. Je ne l'ai jamais fait: je recevais beaucoup d'invitations et je devais produire.*»

Elle qui danse depuis ses huit ans ne rêvait pas d'être artiste. Après l'abandon de ses études collégiales en danse, puis en cinéma, elle se cherche. Elle se retrouve lors d'ateliers plus libres. «*Ça me convenait d'être meneuse de quelque chose*», dit celle qui aime la prise de risques.

Elle s'inscrit à l'UQAM, en arts visuels, «*avec un gigantesque syndrome d'imposteur*». Elle y tâte de la peinture, «*mais ça ne marchait pas, ça ne bougeait pas assez*». Et lorsqu'elle se met à jouer avec une caméra, ça fonctionne. Démarre alors une pratique très picturale: s'appuyant sur des cadres soignés et sur cette len-

teur du récit qui lui est indissociable, elle accumule les vidéos comme s'il s'agissait d'appliquer la matière, couche après couche.

«*J'ai tendance à faire le moins possible, pour voir si ça fonctionne. Je suis très bonne élève, je fais une chose à la fois.*» Aujourd'hui, elle plonge dans le montage et la narration avec l'œuvre *Femme allongée*. Demain, elle songe à se lancer dans le court métrage de fiction.

Olivia Boudreau a été révélée en bonne partie à la Galerie de l'UQAM, où prend forme en 2009 son projet de fin de maîtrise, *Pelages*. La plupart de ses vidéos sont marquées par la présence récurrente du corps féminin — le sien, jusqu'en... 2009. Dans *Pelages*, elle apparaît à quatre pattes, dans *Douches* (2006), elle se lave et s'essuie... Les positions vulnérables ou in-

confortables qui se succèdent d'une fois à l'autre ne cachent pas un discours féministe, ou sur la féminité, elles couvent la question de la perception et des apparences, parlent de notre capacité à regarder au-delà de la surface.

«*Au début, l'impulsion était de la provocation, propre à la vingtaine. Dans Peinture, oui, il y a une femme qui se déshabille, un soutien-gorge rouge, plein d'éléments de séduction, mais ça tombe à plat. Ces contrastes m'intéressaient, pour déjouer les attentes. Je prenais quelque chose de racoleur et lui donnais une profondeur.*»

Ce qui l'anime, ce sont les «*différents états du corps*». «*Dans Douches, note-t-elle, c'est une pratique de l'hygiène difficile à supporter dans la répétition, dans la durée. Dans Pelages, c'est un état soumis, et résilient. Ce sont des situations qui me permettent d'exprimer la manière dont on perçoit et comprend les choses.*»

Ce premier bilan offert par la galerie de Concordia lui fait certes plaisir. La vidéaste-performatrice a pu travailler avec une sommité qu'elle vénère, Michèle Thériault, directrice de l'établissement et commissaire de l'expo. Mais ce fut aussi l'occasion de revenir sur les lieux d'un moment mémorable de sa jeune carrière. En 2007, lors d'une expo collective, Olivia Boudreau présente *Salle C*, une vidéo *in situ* qui inclut une performance de... 150 heures, exécutée par elle-même, aux heures d'ouverture.

«*J'avais conçu cette performance avec la notion du spectateur sage, conscient des limites. J'ai découvert qu'il y a des gens qui n'ont pas de frontières. On m'a touchée, on m'a crié. C'est étonnant ce que l'absence de paroles peut créer. On ne me voyait pas comme une représentation, on me voyait comme une personne.*»

Salle C sera parmi la quinzaine d'œuvres retenues par Michèle Thériault. Leur mise en espace permettra leur relecture, espère Olivia Boudreau. Devant *Salle C*, exempte de son volet *live*, la question de l'intégrité de l'œuvre

VOIR PAGE E 9: APPARENCES

CULTURE

Mauvaise foi



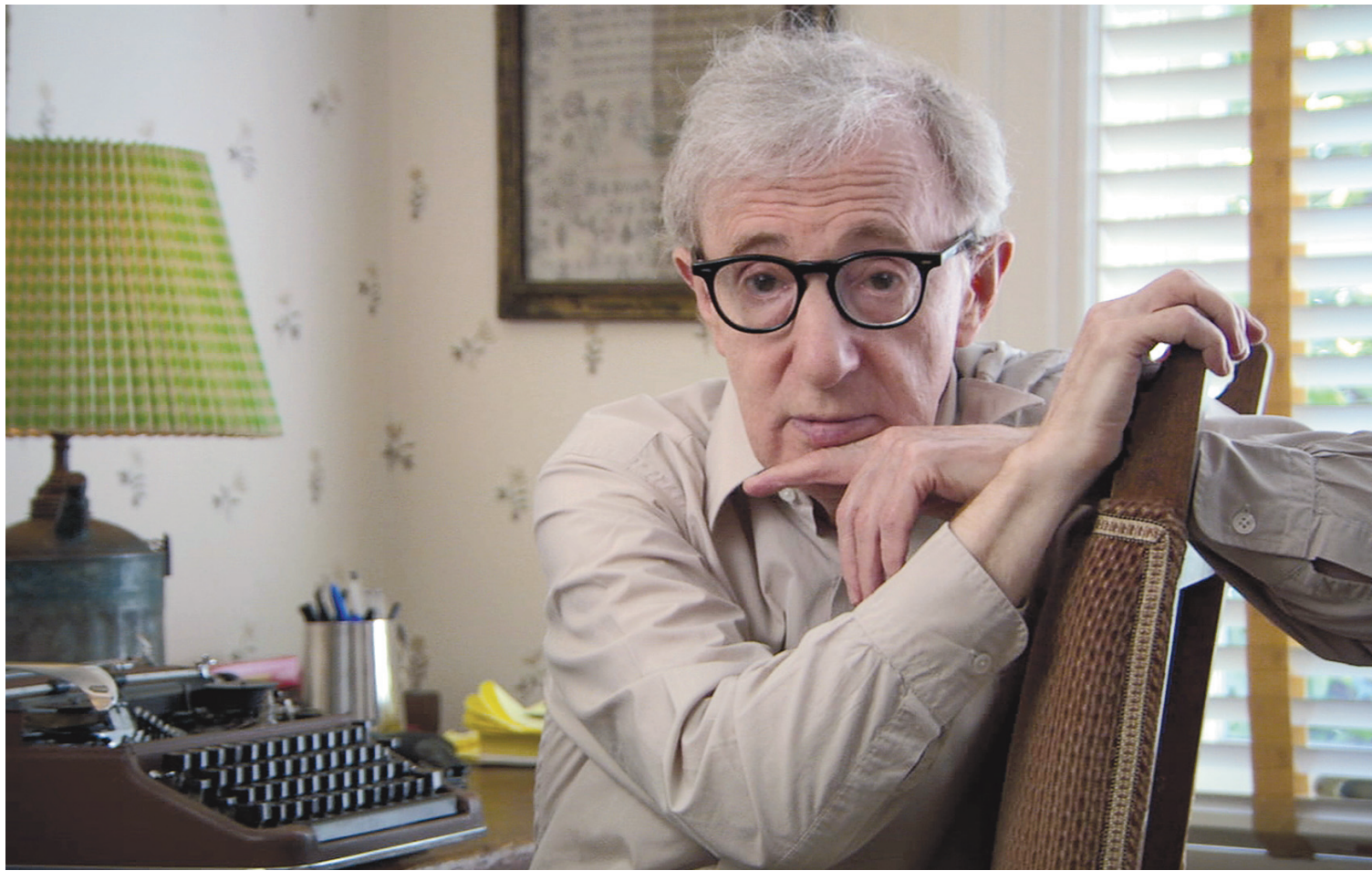
ODILE TREMBLAY

L'essai des névroses de Woody Allen bourdonne autour de sa tête. L'avoir en face de soi (un choc!), c'est accepter de passer sans moustiquaire à travers la nuée qui l'entoure. À l'écran, depuis le temps, et si longtemps en vedette, il nous a fait aimer ses bibites d'intello à côté de ses pompes. Ses films, bon an, mal an, cru fort, cru faible, de sa griffe pointue, lui ont valu une place à part dans le monde cinéphilie. Faut dire que son dernier-né, *Blue Jasmine*, largement inspiré d'*Un tramway nommé Désir* de Tennessee Williams, relocalisé à San Francisco, était particulièrement chouette. Merveilleuse, sa vedette Cate Blanchett en Blanche DuBois contemporaine. Déjà primée aux Golden Globes, elle pouvait espérer un des trois Oscar aux nominations du film. Moins aujourd'hui. Tache d'huile sur la robe blanche. Les chances du film de remporter des statuettes s'amenuisent.

Et l'encre coule, la machine virtuelle s'affole autour de ce qu'il est désormais convenu d'appeler l'affaire Woody Allen, prise 2, qui rebondit non pas en cour, mais devant les nouveaux juges suprêmes que sont les médias sociaux. L'affaire est close en enquête préliminaire depuis 1992, faute de preuves, sans que les soupçons aient été écartés au tribunal. La fille adoptive de Woody Allen Dylan Farrow, dans une lettre ouverte la semaine dernière à travers un blogue du *New York Times* répercutée partout, a réitéré ses accusations, déjà anciennes, d'agression sexuelle au grenier familial, sur sa personne à l'âge tendre de sept ans par le cinéaste new-yorkais, tout croche comme chacun sait. Oui mais... Sept ans.

Si l'agression est réelle, bien entendu. Car Allen se débat comme un diable dans l'eau bénite, nie tout en bloc, comme en 1992, mais le doute resurgit, et qui lui donnerait le bon Dieu sans confession? Il a un grain, c'est sûr.

Les nominations de *Blue Jasmine* aux Oscar ne sont pas étrangères à la récente sortie de sa fille adoptive contre le célèbre binoclard. Lancée à point nommé, cette lettre pour lui nuire devant l'Academy. Vengeance, rancœur du clan Farrow, depuis la rupture de l'ex-compagne Mia avec celui qui entretenait des rapports sexuels avec son autre fille



L'encre coule, la machine virtuelle s'affole autour de ce qu'il est désormais convenu d'appeler l'affaire Woody Allen, prise 2.

adoptive mineure, Soon-Yi Previn. Certes! Mais pas difficile à comprendre, la rage de Mia Farrow, soit dit en passant. Mettez-vous à sa place... Et si c'était vrai pour Dylan Farrow... Nombreux sommes-nous à aimer le cinéaste à l'humour corrosif et à la mélancolique bobine, sous ses grosses lunettes, paraient de toutes les angoisses. Nombreux à souhaiter qu'il s'en sorte. Et passons à autre chose, s'y you plaît! Après tout, ça fait plus de vingt ans... Et il y a son œuvre. (On peut aimer ses films. Ça n'a rien à voir.)

C'est fou à quel point on

peut se mentir.

L'hémisphère droit du cerveau ignore ce que fait l'hémisphère gauche. Car les mêmes qui ferment les yeux devant le crime présumé d'un artiste important, donc puissant, applaudissent au récent rapport de l'ONU exigeant que le Vatican renvoie tous les religieux coupables ou même seulement soupçonnés de pédophilie en un temps jadis (ce qui ouvre la porte aux délations non étayées; dangereux, ça!). Dans les histoires de curés aussi (qui ont perdu et la cote et l'impunité qui allait avec), la parole de la victime dément

souvent celle de l'agresseur, et on ne leur donne pas le bénéfice du doute, tant leurs crimes pédophiles nous répugnent. Si Woody Allen avait violé sa fille adoptive de sept ans, ce serait aussi grave que pour un monseigneur ou un chef scout.

Deux poids, deux mesures. Facile!

Trop heureux, donc, de voir des vieux curés cacochymes se faire épingle dans leur hospice pour des agressions sexuelles perpétrées au milieu de années 50, mais Woody, pas pareil! On pense avec nos émotions. Et un peu avec nos pieds.

Oui, l'affaire Polanski était différente, puisque le cinéaste de *Chinatown* avait avoué, purgé sa peine, et qu'il fut après coup victime de tracasseries juridiques, histoire de faire un exemple sur son renom. Ici, il s'agit d'un acte présumé, jamais sanctionné, toujours nié, qui plane dans l'air délétère. La parole de l'un contre la parole de l'autre. Je n'appelle pas au lynchage de Woody Allen. On ne saura jamais qui dit vrai, qui dit faux, de toute façon.

C'est notre capacité de penser avec notre tête qu'il faut remettre en cause. Comme il faut se méfier du danger que constitue le tribunal des réseaux sociaux, allant dans un sens ou l'autre à la gueule du client. La blogosphère et les médias s'enflamment en plein brouillard. Nous aussi.

Si on cessait de se bercer de

douces illusions d'impartialité, ce serait déjà ça de pris. Histoire de pouvoir commencer à réfléchir comme du monde, sans «je l'aime, je l'excuse», «je l'aime pas, à lui tous les torts». Ça ne règle pas les crimes de pédophilie réels ou présumés, mais on se couche-rait moins bête.

S'interroger, pourquoi pas?

De retour dans l'actualité chez nous. Cette semaine, coup sur coup, Vincenzo Guzzo, de l'empire des salles du même nom, en allocution devant le Cercle canadien de Montréal, et l'acteur Antoine Bertrand, porte-parole des Rendez-vous du cinéma québécois, tenaient en substance le même discours: «Cessons de mettre la faute sur le public qui boude nos films et demandons-nous ce qu'il veut voir. Les créateurs ont leur part de responsabilité dans le faible taux d'assistance (5,6%) des Québécois devant leurs films.» Dont acte!

Antoine Bertrand est plus aisé à écouter que Vincenzo Guzzo, remarquez. Le coloré exploitant de salles n'a pas les mêmes goûts que les critiques et cinéphiles et il parle profits là où on cause qualité, honneurs dans les festivals, etc. Peu importe.

Trop facile, encore là, d'écarter tout ce qu'il dit du revers de la main. L'homme est plus collé aux goûts du grand public que la plupart des cinéphiles. M. Guzzo se trompe en rejetant

uniquement la faute de l'insuccès des films sur le cinéma d'auteur, trop sombre. Au départ, l'échec des productions commerciales à la *Hot Dog*, conçues pour rallier le grand public et trop mauvaises pour y parvenir, constitue le gros problème. Il y en a d'autres.

Tenir compte du rayonnement éventuel des films québécois dans les festivals, à l'heure de les financer, relève du bon sens, même s'ils seront boudés chez nous. Des ambassadeurs hors pair, ça s'épale. Mais refuser de remettre en question les choix des créateurs paraît absurde. Chacun a intérêt à regarder dans sa cour, à l'heure où les salles de cinéma perdent du terrain. Question de maturité, aussi.

À observer l'ensemble de la production québécoise des deux dernières années, on déplore un manque d'imagination scénaristique. Plusieurs films creusent le même thème, sur variations: après un deuil ou un accident causant la mort, le héros (plus rarement l'héroïne) amorce un *road movie* avec quête de racines et fait une ou des rencontres qui changeront le cours de son avenir. D'excellents films ont jonglé avec ce thème: *Camion* de Rafaël Ouellet, *Une jeune fille* de Catherine Martin, mais le filon est surexploité. Gilles Carle, il y a belle lurette, le creusait à merveille à travers *La mort d'un bûcheron*. De grâce, entraînez-nous ailleurs! Nos héros sont des perdants, sauf Louis Cyr et Gabrielle, succès de l'année.

Vrai qu'en ces temps troublés, le grand public n'a guère envie de se voir tendre un miroir sombre et suicidaire au grand écran. Les cinéastes gagneraient à collaborer plus souvent avec des scénaristes et ceux-ci à élargir leurs horizons. On adapte trop peu d'œuvres littéraires. L'heure est au grattage de plaies, à la crise existentielle masculine. Ça devient redondant.

Dire ça, c'est avancer en funambule sur un fil fragile. Certes. Un film comme *Le météore* de François Delisle, peu connu du grand public, perle cinématographique de 2013, n'existerait pas si on rejetait en bloc les films sombres. Reste à faire la part des choses. L'inspiration d'un créateur demeure bien sûr une substance précieuse. Mais à trop ignorer les besoins du public pour des raisons artistiques (honorables), les cinéastes, surtout à prétentions commerciales, vident les salles. Le phénomène mérite à tout le moins un temps d'arrêt pour y réfléchir. Sans mauvaise foi.

otremblay@ledevoir.com



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Vincent Guzzo, de l'empire des salles du même nom, croit que «les créateurs ont leur part de responsabilité dans le faible taux d'assistance (5,6%) des Québécois devant leurs films».



3 SPECTACLES POUR 100\$

FORFAIT SPÉCIAL DE PRÉDÉVOILEMENT ET BILLETS EN VENTE MAINTÉANT

FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES

DANSE + THÉÂTRE
22 MAI - 07 JUIN 2014

UNE TRILOGIE DÉMESURÉE
DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL

«Événement majeur, projet grandiose que cette saga du NTE!»
Montreal.tv



L'HISTOIRE RÉVÉLÉE DU
CANADA FRANÇAIS, 1608-1998
ALEXIS MARTIN + DANIEL BRIÈRE
(HORS FORFAIT)

INFO-FESTIVAL
514-844-3822 / 1-866-984-3822
VIDÉOS AU ETA.QC.CA

PLACE DES ARTS
514-842-2112 / 1-866-842-2112
LAPLACEDESARTS.COM

LA
VITRINE
.COM

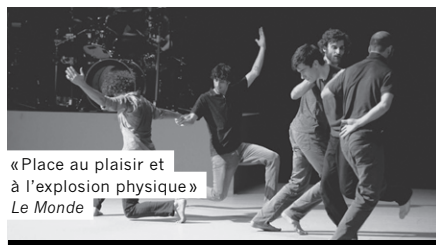
ICI artv

3 SPECTACLES INCONTOURNABLES
DE LA SCÈNE FRANÇAISE

«Du théâtre qui cogne, fait rire, bouleverse.»
Le Nouvel Observateur



LES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES
MICHEL HOUELLEBEQ + JULIEN GOSSELIN
PARIS + LILLE



D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE
CHRISTIAN RIZZO, LILLE



GERMINAL
ANTOINE DEFOORT + HALORY GOERGER
BRUXELLES + LILLE

3 MAÎTRES DE LA DANSE D'ICI

Grand Prix de la danse
de Montréal 2013



SNAKESKINS
BENOÎT LACHAMBRE



SOLITUDES SOLO
DANIEL LÉVEILLÉ



MISFIT BLUES
PAUL-ANDRÉ FORTIER

CULTURE › THÉÂTRE

Kathleen Fortin,
tragédienne née

La comédienne incarne trois héroïnes dans *Amours fatales*, un programme qui condense trois classiques de Racine



PHOTOS ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Kathleen Fortin réalise un fantasme en jouant trois héroïnes de Racine: Hermione, Atalide et Bérénice. «J'ai beaucoup de peine à les laisser dans la salle de répétition, je les porte continuellement avec moi.»

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

«**J**e suis une fan finie de Racine, lance haut et fort Kathleen Fortin. Ses vers sont tellement signifiants, tellement savoureux. A mon sens, ses pièces sont parfaites, elles ne contiennent rien de trop et il ne leur manque rien. Depuis que j'ai joué Hermione, dans *Andromaque*, à l'École, sous la direction de Brigitte Haentjens, il suffit que j'entende quelques vers de la pièce pour que mon corps se mette à vibrer.»

En plus de quinze ans de carrière, Kathleen Fortin s'apprête à jouer Racine sur une scène professionnelle pour la toute première fois. Elle aura le bonheur d'incarner non pas une, mais bien trois héroïnes du grand maître de la tragédie classique. Le spectacle, qui condense *Andromaque*, *Bajazet* et *Bérénice*, s'intitule *Amours fatales*. Produit par Omnibus, compagnie avec laquelle Fortin travaille pour la première fois, il est mis en scène par Réal Bossé, Sylvie Moreau et Jean Asselin.

Des idées préconçues

«C'est un fantasme qui se réalise, avoue la comédienne. Quand Jean m'a téléphoné, j'y croyais à peine. D'abord parce qu'on ne monte presque plus Racine, mais aussi parce que j'avais pour ainsi dire fait une croix là-dessus, où à tout le moins remis dans un petit coin de mon cœur l'espoir d'en jouer un jour. J'ai beau me percevoir comme une tragédienne née, je sais très bien que ce n'est pas à moi que la plupart des metteurs en scène pensent lorsque vient le moment de confier à une comédienne un rôle comme celui de Bérénice. Il y a des idées préconçues qui ne sont pas près de disparaître.»

La comédienne confie qu'elle a d'abord souffert devant les coupes draconiennes effectuées par Jean Asselin afin de présenter les trois pièces avec les mêmes interprètes en un seul programme d'environ 90 minutes. «Au début, explique celle qui partage la scène avec Pascal Contamine, Marie Lefebvre et Gaétan Nadeau, ça m'a fait mal, très mal même. Vous ne pouvez pas imaginer la douleur que ça inflige de sacrifier des vers d'une telle beauté. Mais il a bien fallu que je finisse par me raisonner et que j'en fasse mon deuil.»

Ce sont bien entendu les références historiques qui ont été retranchées, au profit des flamboyantes intrigues amoureuses.



Gaétan Nadeau et Marie Lefebvre sont de la distribution de la pièce *Amours fatales* qui sera jouée sur une scène entourée de gradins.

Pour s'assurer que l'action demeure tout de même intelligible, qu'on ne perde rien des enjeux souvent politiques qui pèsent sur les épaules des amants, Jean Asselin a imaginé un narrateur présent dans les trois pièces. «Il arrive aussi, explique Fortin, que ce personnage, joué

par Charles Préfontaine, devienne le confident de certains des héros. Il agit pour ainsi dire comme une incarnation de la conscience des protagonistes.»

De la préhistoire à aujourd'hui

«Les trois pièces sont montées

de manière fort contrastée, tient à établir la comédienne. Réal Bossé entraîne Andromaque dans la préhistoire, Sylvie Moreau dépose Bajazet dans un sérail de la fin du XVII^e siècle, et Jean Asselin campe sa Bérénice dans l'Italie d'aujourd'hui. Côté scénographie, on passe d'un carré de terre de six mètres par six mètres à un carré de tapis persan de cinq mètres par cinq mètres, puis à un carré de marbre de deux mètres par deux mètres. On emprunte donc trois états d'esprit et de corps bien différents, de l'animal au cérébral, du tragique au mélodramatique; trois rapports à l'espace aussi, de l'ampleur à la retenue, du collectif à l'intime.» Précisons que les comédiens évolueront sur scène comme au cœur d'une arène puisque les gradins de spectateurs vont entourer l'aire de jeu.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Racine n'est pas approché ici avec la révérence aveugle qu'on a l'habitude de lui réserver. Kathleen Fortin ne s'explique d'ailleurs pas cette tendance qui consiste à monter le théâtre de Racine de façon précieuse ou intellec-

tuelle, à susurrer les vers, alors qu'elle estime qu'il est nécessaire de «mordre dedans». «Les personnages de Racine ne sont pas dans la psychologie, affirme-t-elle. Ils sont dans l'action et la sensation, ils nomment tout de manière explicite. Il faut faire confiance à ces mots-là!»

Trois grandes femmes

Dans *Andromaque*, Kathleen Fortin incarne Hermione. Dans *Bajazet*, elle est Atalide. Dans *Bérénice*, elle tient le rôle-titre. «Ce sont trois personnages obsédants, dévorants, avoue celle qui leur prête corps et voix. Ils m'entraînent dans des états limites, plus grands que nature. Leurs vies sont déchirantes; c'est la douleur et la rage tout le temps. J'ai beaucoup de peine à les laisser dans la salle de répétition, je les porte continuellement avec moi.»

Avant de quitter la comédienne, on ne peut s'empêcher de lui demander de comparer les trois grandes femmes qu'elle s'apprête à incarner l'une à la suite de l'autre. «Hermione est une amoureuse entière. C'est un truck. Son

amour pour Pyrrhus la rend jalouse, possessive; il lui inspire une rage vive. Il y a une seule scène, magnifique, où on a accès à sa vulnérabilité. Atalide, elle est dans l'inquiétude et dans l'urgence, mais aussi dans la dissimulation continue de son amour pour Bajazet. Ses mains sont souvent les seules à traduire son trouble. Bérénice, c'est un beau mélange des deux premières. Son amour pour Titus est plus sain, plus respectueux. C'est indéniablement la plus moderne des trois.»

Collaborateur
Le Devoir

AMOURS FATALES

Texte: Jean Racine. Adaptation: Jean Asselin. Mise en scène: Réal Bossé (*Andromaque*), Sylvie Moreau (*Bajazet*) et Jean Asselin (*Bérénice*). Avec Pascal Contamine, Kathleen Fortin, Marie Lefebvre, Gaétan Nadeau et Charles Préfontaine. Une production Omnibus. À l'Espace libre, du 11 février au 8 mars.

D Voir: Les répétitions dans la caméra d'Annik MH de Carufel. ledevoir.com/culture/theatre

ALBERTINE,

EN CINQ

TEMPS

DÈS LE 11 MARS

TEXTE MICHEL TREMBLAY
MISE EN SCÈNE LORRAINE PINTAL

AVEC ÉMILIE BIBEAU
LISE CASTONGUAY
LORRAINE CÔTÉ
EVA DAIGLE
MONIQUE MILLER
MARIE TIFO

COPRODUCTION THÉÂTRE DU TRIDENT
THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

THÉÂTRE + ST-VALENTIN

UNE PRÉSENTATION DE Desjardins

UNE OCCASION DE FAIRE PLAISIR!

DÈS LE 6 MAI UNE PRÉSENTATION DE POWER CORPORATION DU CANADA

3 NOUVELLES SUPPLÉMENTAIRES 10+11+12 JUIN

LES AIGUILLES ET L'OPIUM

TEXTE ET MISE EN SCÈNE ROBERT LEPAGE / EX MACHINA

DÈS LE 16 JUILLET

CYRANO DE BERGERAC

D'EDMOND ROSTAND MISE EN SCÈNE SERGE DENONCOURT
UNE PRODUCTION CYRANO DE BERGERAC INC UNE COLLABORATION TNM + JUSTE POUR RIRE

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

TNM.QC.CA 514.866.8668

CULTURE › DANSE

Danser l'envers de la démence

L'Allemande Helena Waldmann livre un solo pour conjurer la peur du vieillissement de nos sociétés

FRÉDÉRIQUE DOYON

Helena Waldmann a accompagné son père pendant huit ans alors qu'il sombrait dans la démence. Au-delà du deuil personnel que la chorégraphe a dû faire, elle y a trouvé une riche matière scénique. Le solo *Get a Revolver* a vu le jour en 2010, un an après la mort du paternel.

«Ce n'est pas du tout un solo sur la difficulté de tenir le coup, c'est plus un constat de société, comment elle vieillit de plus en plus et comment on doit y faire face», tient à préciser la chorégraphe allemande, qui vient présenter son travail pour la première fois au Canada. Car la démence incarne de la manière la plus radicale le phénomène du vieillissement et pointe vers son fatal corollaire.

«Les gens ont très peur de la démence et trouvent que c'est la pire chose qui puisse leur arriver. Je ne suis pas d'accord. Les gens trouvent cela choquant. C'est vrai que la démence, c'est triste, mais ça peut aussi être un soulagement.»

Elle croit qu'aborder la maladie avec un regard d'artiste, habitué à voir d'un autre œil, à improviser quand les choses ne se présentent pas comme on s'y attendait, la rend plus facile à vivre. Elle s'est même amusée à interagir avec son père, dont le comportement se transformait.

«La question est: est-on capable de les suivre dans leur monde ou veut-on absolument les attirer dans le nôtre? demande-t-elle. Les suivre dans le leur n'est pas si terrible.»

Pour elle, la pire phase de la maladie est la première,



TINA RUISINGER

«C'est vrai que la démence, c'est triste, mais ça peut aussi être un soulagement»

Helena Waldmann

celle où les gens essaient de faire comme si tout était normal et ne comprennent pas ce qui leur arrive. Et il y a là un autre enjeu: la peur de la différence dans un monde obsédé de normalité...

Mais après, un nouvel espace de liberté s'ouvre pour eux et pour leurs proches. «Les gens



OSCAR HENN

Le ballet devient la métaphore de nos codes sociaux, de ce qui est la normalité.

qui souffrent de démence ne font peut-être que nous montrer ce qui est problématique dans notre société. Ils sont très ouverts et directs, ils ne sont plus inquiets de dire les choses comme ils les perçoivent et, parfois, ils les voient très clairement. Alors qu'on ne dit pas toujours ce qu'on pense dans la société.»

Enjeux sociaux

Helena Waldmann a toujours privilégié les sujets sociaux sensibles, qu'elle aborde sans se censurer. *Return to Sender* abordait la politique d'immigration européenne avec six Iraniennes exilées. *BurkaBondage* traitait du voile musulman et du bondage japonais dans un rapport oscillant entre entrave et protection.

Elle travaille actuellement à la création de *Made in Bangladesh*, sur l'exploitation dans les *sweatshops*, dont la première est prévue à Dhaka en novembre.

«Ce sont des sujets que je trouve important d'aborder, dont il faut parler, car ça concerne nos propres comportements.»

Formée en théâtre, elle a travaillé sous la direction de maîtres tels Heiner Muller et George Tabori dans les années 1990 et s'occupe aussi de scénographie. D'où l'appellation qu'on lui colle de metteur en scène de danse.

«La danse peut aborder tous les sujets, selon la façon dont on utilise ses outils. Elle travaille plus le registre de l'émotion.» La sienne s'approche du théâ-

tre et se teinte d'une forte dimension sociopolitique.

Pour *Get a Revolver*, elle s'est alliée à Brit Rodemund, sacrée danseuse de l'année par la prestigieuse revue *tanz* en 2011 dans la foulée de ce solo. L'ex-ballerine a puisé dans ses souvenirs des ballets mythiques qu'elle a interprétés — *Le lac des cygnes*, *Carmen*, *Gisèle* — pour traquer les mécanismes de la mémoire et de l'oubli, ici visibles dans le corps. Deux valises d'outils de connaissance nourrissent donc la pièce: la vie professionnelle de la danseuse et le vécu de la chorégraphe.

Code et normalité

Le ballet devient alors la métaphore de nos codes sociaux, de ce qui est la normalité.

«Le ballet est très codé; on voit ce qui est droit ou croché, bon ou mauvais, explique la chorégraphe, qui n'avait jusque-là jamais travaillé avec une ballerine. Ce code se brise de plus en plus jusqu'à ce que Brit ne puisse à peu près plus bouger.»

La danseuse interprète, par exemple, tous les mouvements de *Carmen*, mais à l'envers, de-

puis le sol. «Ça donne une danse magnifique et pleine d'émotion. C'est juste différent, ça dépend comment on la regarde.»

La trame sonore joue un rôle important, quasi dramaturgique, dans la pièce. Les œuvres de Gustav Malher ou de Nat King Cole dialoguent avec des éléments d'entrevues notamment médicales.

«C'est un dialogue. Chaque chanson ou clip sonore est méticuleusement choisi en fonction du sujet.»

N'en déplaise à l'artiste, on ne peut s'empêcher de penser à l'effet cathartique que cette création — et sa diffusion — a dû produire sur l'endeuillée. Et qui risque de se répercuter sur les spectateurs...

Le Devoir

GET A REVOLVER

Le 8 février au Centre national des arts et du 11 au 15 février à la Cinquième salle de la Place des Arts.

D Voir: Un extrait du solo *Get a Revolver*. ledevoir.com/culture/danse

MDAnse

À LA MAISON DES ARTS DE LAVAL

Programmation 2013-2014

LE SACRE DU PRINTEMPS & LES 24 PRÉLUDES DE CHOPIN
Compagnie Marie Chouinard
15 février, à 20 h

S'ENVOLER
Estelle Clareton et Montréal Danse
20 mars, à 20 h

COMPLEXE DES GENRES
Compagnie Virginie Brunelle
24 avril, à 20 h

Jeune public

Ô LIT
Bouge de là!
4 ans et +
19 avril, à 14 h

Maison des arts de Laval | 1395, boulevard de la Concorde Ouest, Laval
450 662-4440 | www.maisondesarts.laval.ca
Montmorency

Une présentation

SAISON 2013 2014

DANSE DANSE

Place des Arts

«Pas étonnant que Brit Rodemund ait été proclamée "Danseuse de l'année" en 2011, par le magazine *tanz*.»
(*Westfälische Nachrichten*, Münster)

» Allemagne

HELENA WALDMANN

Get a Revolver
Helena Waldmann

11 » 12 » 13 » 14 » 15 FÉVRIER
Théâtre Maisonneuve

NOUVEAU
Billet 33\$ | Tarif Jeunesse
30 ans et +

DANSEANSE.CA | placedesarts.com

CULTURE › TÉLÉVISION

Personne n'en parle en mal

Faut-il encore s'inquiéter de l'infodivertissement ?

STÉPHANE
BAILLARGEON

Une star internationale de passage? Bienvenue, James Blunt. Une belle vedette d'ici qui rayonne là-bas? OK, cochez Véronic DiCaire. Un humoriste? Voici François Morency. Un beau fou? Jean-Paul Daoust! Une bonne cause? Le journal *L'itinéraire* a 30 ans. Et dans la liste des invités de la semaine dernière de *Tout le monde en parle* (TLMEP), il y avait aussi des journalistes, comme souvent, soit Brian Myles, collègue du *Devoir*, vice-président et ex-président de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec, et le radio-canadien Alain Gravel, champion super-lourd de l'enquête.

La paire on ne peut plus crédible commentait les dernières révélations à la commission Charbonneau. L'animateur, Guy A. Lepage, a multiplié les questions d'une précision chirurgicale. Du bon travail d'intervieweur avec des pros de l'interview.

L'exercice rappelle aussi un paradoxe résolu de notre paysage médiatique, une intrigante antinomie exposée par le professeur Frédérick Bastien de l'Université de Montréal dans son livre *Tout le monde en regarde!* «*Bien des journalistes critiquent en chœur la fréquentation des talk-shows par les politiciens et le traitement qu'on y fait de certains sujets d'actualité*, écrit-il dès l'introduction. *Pourtant, il arrive aussi que les journalistes participent à ce genre d'émissions.*»

Et comment! D'ailleurs, pourquoi s'en priver? *Tout le monde en parle* peut multiplier par quatre le nombre de téléspectateurs du *Téléjournal*. Dont acte.

Une tendance lourde

L'infodivertissement combine par le contenu et le contenant des caractéristiques typiquement associées au divertissement et à l'information. Le faux bulletin de nouvelles, comme celui qu'on verra cette semaine dans la version québécoise de *Saturday Night Live* à Télé-Québec, concentre cet amalgame au pur sucre. *Tout le monde en regarde!* cite bien d'autres cas, dont *Christiane Charette en direct*, *La fosse aux lionnes*, *Les francs-tireurs* ou *Il va y avoir du sport*. On pourrait maintenant ajouter *Bazzo.tv*.



Les journalistes Brian Myles et Alain Gravel étaient invités la semaine dernière à commenter les révélations faites à la commission Charbonneau à l'émission *Tout le monde en parle*.

SOURCE ICI RADIO-CANADA TÉLÉ

«*Notre analyse montre que les enjeux ne sont pas toujours marginalisés et qu'ils occupent même, parfois, une place importante [dans les émissions d'infodivertissement]. L'objectif de divertir ne détermine pas entièrement le contenu de l'entrevue: il y a un espace pour aborder des thèmes politiques comme on le fait dans une émission d'affaires publiques.*»

Frédérick Bastien, *Tout le monde en regarde! La politique, le journalisme et l'infodivertissement à la télévision québécoise*

L'essai découle d'une thèse de science politique soutenue en 2007, ce qui étonne dans le milieu universitaire réputé assez allergique à la télé. «*Je crois que cette thèse n'aurait pas été possible il y a deux décennies*, explique le savant dans une entrevue avec *Le Devoir*. *On aurait considéré le sujet trop trivial. Le milieu universitaire est relativement conservateur et il entretient des rapports pour le moins ambigus avec tout ce qui relève de la culture populaire.* [...] *Pour moi, l'idée d'une recherche sur le sujet date de bien avant,*

de la fin des années 1990. TVA présentait alors Le point J où des politiciens se pointaient. Il y avait aussi La fin du monde est à 7 heures, qui soulevait beaucoup de débats. Moi-même j'étais un peu agacé par cette émission qui mélangeait les genres. Au départ, je n'avais donc pas une opinion favorable.»

La polémique a fait long feu et la légitimité de l'infodivertissement semble de moins en moins contestée. Le questionnement savant sur ces émissions hybrides finit par proposer un portrait très nuancé, avec moult

preuves à l'appui de la défense du genre qui informe, éduque et divertit. C'est d'ailleurs un des grands mérites de ce survol, qui finit par convaincre des mérites de ces émissions où le divertissement et l'information s'allient, pour le pire parfois, et pour le meilleur souvent. Et puis, à la longue, on «fait avec», de toute manière, et il semble totalement utopique de réclamer de revenir à un cloisonnement pur, à l'ancienne.

En avant comme avant

D'ailleurs, était-ce bien le cas?

L'étude s'ouvre sur un survol de la transformation des programmations pour conclure que le mélange info et divertissement «est loin d'être une affaire récente». Les émissions *Les couche-tard* ou *Chez Miville* recevaient déjà des politiciens pour les soumettre à de légers questionnaires dans les années 1950 et 1970. *Appelez-moi Lise*, dans les années 1970, ne faisait que ça et peut être considérée comme la mère de toutes les productions hybrides actuelles.

«*Le genre a des racines assez profondes*, poursuit le profes-

seur. *Mais le mélange des genres de la première période était moins sophistiqué que maintenant. Le Fric Show qu'a fait Marc Labrèche à Radio-Canada poussait le mixte du vrai et du faux à ses limites, avec des erreurs factuelles en plus. Je ne suis pas prêt à dire qu'on atteignait des niveaux inacceptables. Par contre, je trouve regrettable qu'on ne clarifie pas ce que c'est, l'infodivertissement, et ce que ce n'est pas.*»

Le livre se ferme sur un appel à des mécanismes d'autorégulation à définir par les diffuseurs et les producteurs pour préciser le rôle et la nature des émissions. Pour les talk-shows, il s'agirait de convenir que le traitement des affaires publiques doit se faire selon tels et tels critères, par exemple pour traiter des primeurs.

La force de *TLMEP* permet de réclamer la priorité de certains témoignages et les journalistes en prennent ombrage quand les politiciens se soumettent à l'exigence. L'analyse de 702 invitations à participer à *Tout le monde en parle* établit que les arts et spectacles composent les deux tiers du lot, la politique 8% et le journalisme 5%. Bref, la tribune n'abuse pas de la participation des acteurs et des commentateurs de la sphère publique. D'ailleurs, Stephen Harper ne s'y est jamais pointé.

«*Dans l'absolu, les politiciens peuvent refuser de jouer ce jeu. Cependant, s'ils refusent toutes les invitations, il y aura probablement des conséquences. Le public est moins nombreux qu'autrefois à regarder les émissions d'information. Le politicien, comme le journaliste, l'artiste ou le porte-parole d'une cause, a donc intérêt à tenir compte du nouvel environnement médiatique.*»

Ce nouveau monde bouscule évidemment l'ancien, mais là encore avec des impacts multiples et des réactions complexes. «*Je crois qu'il y a en partie du corporatisme dans la réaction des journalistes vis-à-vis de l'infodivertissement*, conclut le professeur Frédérick Bastien. *Je pense qu'un des enjeux importants pour le journalisme actuel concerne la concurrence de plus en plus importante de communicateurs comme les animateurs ou les blogueurs. Les journalistes perdent le monopole de la diffusion de l'information et ils doivent se demander comment affirmer la spécificité de leur travail.*»

Le Devoir

11 février au 8 mars 2014

AMOURS FATALES

D'après *Andromaque*, *Bajazet* et *Bérénice* de JEAN RACINE

MISE EN SCÈNE RÉAL BOSSÉ, SYLVIE MOREAU ET JEAN ASSELIN

OMNIBUS
Le corps du théâtre

ESPACE LIBRE 514 521 4191 ESPACELIBRE.QC.CA

LE DEVOIR WWW.MIMEOMNIBUS.QC.CA

ESPACE GO

FAITES VITE!
Les billets s'envolent rapidement.

texte
martin crimp

mise en scène
denis marleau
stéphanie jassin

avec
SOPHIE CADIEUX
ALEXIS MARTIN
ÉVELYNE ROMPRÉ

UNE COPRODUCTION
ESPACE GO + UBU

du 28 janvier
au 22 février 2014

LA VILLE

Trois comédiens en parfait contrôle. Sophie Cadieux, immense. Équilibre parfait entre des corps, des interactions, un visuel et une profondeur de champ, sur un mirage.

Fabien Deglise, *Le Devoir*

Un réel délice pour l'esprit fouineur et inquiet. Les créateurs respectent admirablement les nuances réalité-fiction et la musicalité du texte. Sophie Cadieux et Evelyne Rompré s'en tirent merveilleusement.

Mario Cloutier, *La Presse*

Texte d'une précision hallucinante. La langue est magnifique. Les comédiens nous racontent ça avec une précision absolument redoutable. Avec Sophie Cadieux et Alexis Martin, on est en business. Stéphane Leclair, *C'est pas trop tôt*, *Radio-Canada*

J'ai été fascinée du début à la fin par la ville et le climat d'étrangeté, de bizarrerie qui s'en dégage. Dans un décor stylisé, c'est la parole qui occupe, de façon extraordinairement habile, tout l'espace. C'est un moment auquel vous penserez longtemps après avoir quitté le théâtre.

Marie-Claire Girard, *Le Huffington Post*

Sophie Cadieux rend une performance toute en nuance et Alexis Martin inspire une réelle pitié. Evelyne Rompré, en voisine infirmière insomniaque, vient mettre du piquant. La mise en scène sert très bien le propos du texte.

Sarah Labelle, *montrealcampus.ca*

ESPACE GO trappe fort. Pour interpréter cette pièce lucide et intrigante, le duo Cadieux-Martin relève le défi haut la main. Evelyne Rompré tire son épingle du jeu avec un aplomb sans égal.

Alice Côté Dupuis, *Bible Urbaine*

Alexis Martin et Sophie Cadieux sont solides. Evelyne Rompré s'en sort elle aussi avec brio. Tout aussi brillamment, la mise en scène sobre et précise laisse toute la place aux mots.

Mélanie Renaud, *orstu.ca*

THÉÂTRE ESPACE GO
4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE: 514 845-4890 ESPACEGO.COM

Conseil des Arts du Québec
Conseil des Arts du Canada
Hydro Québec
transat
PARTENAIRE DE SAISON

PHOTO: LÉA & ST-JADIES
GRAPHIQUE: COLETTE

CULTURE › MUSIQUE

Le jazz *made in* France bombe le torse

SERGE TRUFFAUT

Le jazz de France, Harlem à Montmartre, le Duc des Lombards, René Urtreger, Pierre Michelot, le jazz sans la java, mais « poétisé » par Raymond Queneau, ça vous dit ? Parce que le jazz *made in* France se bombe passablement le torse au moment de mettre sous presse. Bref, il se manifeste, s'agite et fait l'ambiance.

Oui, mille fois oui... Il affiche cette forme que l'on qualifie, lorsqu'elle est en forme, de resplendissante. De quoi, ou plutôt de qui s'agit-il ? De l'Orchestre national de jazz sous la direction de Daniel Yvinec ainsi que des frères Lionel et Stéphane Belmondo et de leur papa Yvan. On devrait dire Yvan le vétéran. Yvan qui joue du baryton. Yvan qui a accompagné Aznavour et compagnie, qui fut l'imprésario de James Brown dans le sud de la France, qui a été directeur d'école de musique. Yvan qui mérite le titre de compagnon, dans le sens le plus ancien du terme, soit le médiéval mais non le féodal.

Toujours est-il que les Belmondo proposent depuis peu

un album intitulé *Mediterranean Sound*, publié par l'étiquette Discograph. L'ONJ ? Il vient de publier *The Party*, soit le morceau composé par Henry Mancini pour le film du même titre mettant en vedette Peter Sellers. Allons-y avec les Belmondo.

Bon, qu'a-t-il de franchouillard, l'album baptisé en fonction de la réalité géographique des lieux de naissance des membres de la fratrie Belmondo, hum ? C'est bien simple, sa singularité « franchemachin » tient en ceci : les années 50 et 60. On s'explique.

Dans la foulée de la Deuxième Guerre mondiale, un contingent imposant de musiciens américains se sont installés à Paris, France, parce qu'en ce pays ils ne subissaient pas les humiliations qui leur étaient infligées avec une constance qui en disait long sur l'emprise que le racisme avait aux États-Unis. Don Byas, Kenny Clarke, Lucky Thompson, Chet Baker, Johnny Griffin, Kenny Doham, Dexter Gordon, Nina Simone, Memphis Slim, Phil Woods et beaucoup, beaucoup d'autres musiciens ont passé de longues périodes à Paris.



Certains, comme Clarke ou Griffin hier, Archie Shepp, David Murray aujourd'hui, y ont élu domicile.

Aux côtés de ces derniers, les musiciens de la génération d'Yvan Belmondo ont appris et digéré les moments petits et grands du be-bop. Ils les ont enregistrés. Ils les ont surtout joués et rejoués, c'est très important, dans tous les coins et recoins de la France. Le programme choisi pour composer ce *Mediterranean Sound* est exactement cela : un écho, au demeurant splendide et émouvant, de ces années-là.

Les saxophonistes Yvan et Lionel et le trompettiste Stéphane, accompagnés du guitariste Jean-Philippe Sempere, du contrebassiste Sylvain Romano et du batteur Jean-Pierre Arnaud, reprennent, dissèquent et déclinent les grands morceaux de ces années-là.

Qu'on y songe : les classiques *Alone Together*, *Skylark*,



PASCAL PITTORINO

La précision et la joie qui singularisent le son méditerranéen du dernier album des Belmondo, en plus de l'unité du jeu des souffleurs, en font la meilleure galette de ce début d'année.

Lyne for Lyons, *Rue Serpente*, *Tricotism*, *Groovin' Higher*, *Tangerine*, *Flamingo* suivent ou précèdent *Méditation* de Jules Massenet et *East of the Sun* de Brooks Bowman. Autrement dit, les ombres de Dizzy Gillespie, de Shorty Rogers, de Gerry Mulligan, d'Osscar Pettiford, de Charles Mingus, de Pepper Adams et de

Sonny Rollins planent sur cette production de la première à la dernière seconde.

La précision et la joie qui singularisent ce son méditerranéen, l'unité du jeu des souffleurs, le soin méticuleux accordé à la respiration font de cet album la meilleure galette de ce début d'année.

L'ONJ a ceci de bleu, blanc, rouge : il est un ovni culturel créé par le gouvernement. Mettons que l'ONJ est la version jazz de la politique chère à André Malraux quand il était ministre du Général. Le général de Gaulle, il va sans dire. Toujours est-il que l'ONJ a été mis au monde dans les années 80 au ministère de la Culture lorsque Jack Lang en était le maître.

Mis à part le morceau-titre, *Requiem pour un con* de Serge Gainsbourg, *Once in a Lifetime* de David Byrne, *Rainy Day* de Shuggie Otis, *Les 400 coups* de Jean Constantin, *Je m'appelle Géraldine* de Jean-Claude Vannier et toutes les autres pièces ont été écrites et arrangées par Yvinec, le multi-instrumentiste et directeur sortant de l'ONJ, et Michael Leonhart, trompettiste américain invité.

Cet album vaut par sa facture très moderne. Plus précisément par sa pesanteur urbaine, sa densité. Par ses notes qui sont celles de la nuit, du sombre. *The Party* n'est pas un disque reposant, mais bien hypnotique.

Le Devoir

CLASSIQUE

Westminster, parangon de la nostalgie

CHRISTOPHE HUSS

Universal vient de publier coup sur coup trois coffrets cubiques qui titillent la fibre nostalgique des discophiles.

En tout juste un trimestre, Universal a réédité 55 CD du catalogue Mercury (*Mercury Living Presence*, *The Collector's Edition*, volume 2), 50 CD de l'histoire de Decca (*Decca Sound*, *The Analogue Years*) et, plus récemment, 40 CD synthétisant l'histoire du label Westminster.

Nous avons déjà évoqué brièvement, avant les Fêtes, l'existence des coffrets Mercury et Decca, tous deux très recommandables. Il faut y revenir ici, puisque tous deux, flattant la fibre nostalgique, préparent admirablement le terrain au retour des enregistrements Westminster.

Mercury

Le label Mercury est né en 1951 à l'instigation du preneur de son Bob Fine. Après une phase monophonique (1951-1955), Mercury, qui s'est défilé au tournant des années 70,



a connu ses heures de gloire au début de la stéréophonie, les enregistrements *Living Presence* étant en avance sur leur temps et documentant des artistes aussi exaltants qu'Antal Dorati ou Paul Paray. La veuve de Bob Fine, Wilma Cozart-Fine, pilota avec une conscience professionnelle hors normes, entre 1991 et 1999, la politique de rééditions en CD.

Les enregistrements Mercury, très francs, ont un impact et un *punch* intact, cinquante ans après leur publication. En deux coffrets, Universal a emboîté les titres précédemment parus, mais ne



prolonge pas le travail de Wilma Cozart, disparue depuis. Les vrais collectionneurs, qui attendent une exploration accrue du legs monophonique, vont être amèrement déçus. Seul, ici, un CD bonus nous offre la version monophonique (1953) du *Sacre du printemps* par Dorati. Malgré cette déception, le coffret est musicalement exaltant.

Decca

Après le succès d'un coffret bleu et rouge « *The Decca Sound* », voici une version noir et blanc de 50 CD d'enregistrements de l'ère analogique, de la *Symphonie Antar* de Rimski-

Korsakov par Ernest Ansermet en mai 1954 aux *Poèmes symphoniques de Saint-Saëns* avec le Philharmonia et Charles Dutoit en juin 1980.

Decca aussi possède une réelle aura en matière de prise de son. On ne sait pas, toutefois, si les enregistrements ont été choisis pour leurs vertus techniques particulières. En tout cas, le point intéressant de ce coffret est que l'éditeur est, ça et là, allé fouiller dans quelques coins obscurs de ses archives : concertos de Surinach et Montsalvatge par Larrocha, Copland et Gershwin dirigés par Mehta, *Secret de Susanne* de Wolf-Ferrari par Santi, *Rosamunde* de Schubert par Munchinger, Offenbach et Massenet par Bonyngue, Martin et Honegger par Ansermet, Rossini dirigé par Piero Gamba...

Moins « historique » que Mercury, mais souvent passionnant.

Westminster

Les 20% de raretés du coffret Decca ne suffiront peut-être pas aux vrais collectionneurs. Pour eux, voici les 40 CD de

The Westminster Legacy - Collector's Edition. Né en 1949, à New York, et actif jusqu'en 1965, le catalogue Westminster a promu, sur le plan sonore, la « balance naturelle », repoussant, comme Mercury, la technique de prise de son multi-micros. Westminster, qui n'a pas misé sur l'excellence technique, est venu assez tard à la stéréo et tire plutôt son aura d'avoir eu, dans les années 50, Vienne comme centre artistique névralgique de son activité, avec quelques noms majeurs : Hermann Scherchen ou le Wiener Konzerthaus Quartet. Les autres quatuors sont les Amadeus, Smetana, Janáček. Les chanteurs sont alors Sena Jurinac, Leopold Simoneau, Maria Stader et Beverly Sills.

Pour la première fois hors du Japon, les LP Westminster sont republiés avec la reproduction des pochettes originales. Cette boîte de 40 CD opère une sélection dans les répertoires symphonique, de musique de chambre et de musique vocale. A l'opposé de cette stratégie, Universal Corée réédite l'intégralité du catalogue Westmin-

ter en 65 CD symphoniques, 58 CD chambristes — le coffret vocal restant à venir. Le nectar est ici signé Hermann Scherchen. Ces rééditions Westminster prouvent néanmoins qu'on aurait tort de fantasmer l'existence, dans les années 50, d'une sorte d'âge d'or de la musique de chambre. Objectivement, les quatuors n'ont jamais été aussi raffinés et affûtés qu'aujourd'hui, comme le montrent les Prazak, Artemis, Takacs, Hagen et autres. Maintes captations (cf. Franck par Jörg Demus) font clairement leurs 50 ou 60 ans dans cette photographie sonore un peu sépia qui plaira aux nostalgiques invétérés.

Le Devoir

MERCURY. 55 CD 478 5092
DECCA. 50 CD 478 5437
WESTMINSTER. 40 CD 479 2343

Écouter · Finale de la *Symphonie militaire* de Haydn par Hermann Scherchen. ledevoir.com/culture/musique

USINE C

THÉÂTRE

L'HOMME ATLANTIQUE
(ET LA MALADIE DE LA MORT)

TEXTES / MARGUERITE DURAS
MISE EN SCÈNE / CHRISTIAN LAPOINTE

LES 100 ANS DURAS À VIVRE AVEC PASSION !

AVEC JEAN ALIBERT
ANNE-MARIE CADIEUX + MARIE-THÉRÈSE FORTIN

514 521-4493 12-13-14-15 FÉVRIER USINE-C.COM

À VOIR DU 19 AU 22 FÉVRIER AU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA À OTTAWA - CNA-NAC.CA/TF

AGORA DE LA DANSE

Michael Trent
Dancemakers / Toronto **LOVELOSS**
12, 13, 14 février 20 h

« Je suis toujours du côté d'œuvres qui invitent clairement les spectateurs à tirer leurs propres conclusions. *loveless* déborde aussi de puissantes images. »
Candice Irwin, Mooney on Theatre

CHORÉGRAPHIE avec la précieuse collaboration des danseurs Michael Trent
INTERPRÈTES Robert Abuho, Amanda Acorn, Ellen Furey
Benjamin Kamino, Simon Portigal
SCÉNOGRAPHE Michael Trent
DRAMATURGE Jacob Zimmer
SON Christopher Willes
ÉCLAIRAGES Kimberly Purtell

ROBERT ABUBO, AMANDA ACORN, SIMON PORTIGAL, SIMON RENAUD, ELLEN FUREY
PHOTO DAVID HOU

David Raymond et Tiffany Tregarthen
Out Innerspace Dance Theatre
ME SO YOU SO ME Vancouver
19, 20, 21 février 20 h

« *Me So You So Me* est l'une des chorégraphies les plus divertissantes qu'il m'ait été donné de voir. Une œuvre spectaculaire et amusante, emportée par un élan rempli d'audace. »
Kevin Griffin, The Vancouver Sun

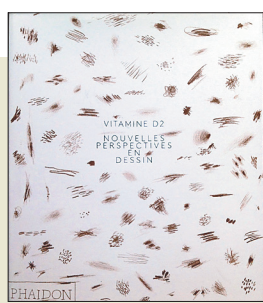
CHORÉGRAPHES ET INTERPRÈTES David Raymond, Tiffany Tregarthen
MUSIQUE Asa Chang
PROJECTIONS ET SCÉNOGRAPHE Craig Alfredson, David Raymond
ÉCLAIRAGES James Proudfoot

DAVID RAYMOND, TIFFANY TREGARTHEN / PHOTO WENDY D. PHOTOGRAPHY

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

MONTRÉAL EN LUMIÈRE
Bell

LA VITRINE

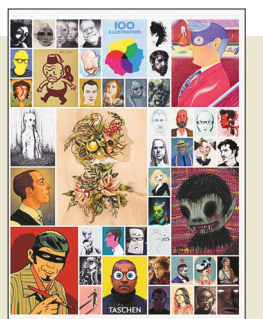


DESSIN

VITAMINE D2
NOUVELLES PERSPECTIVES EN DESSIN
Introduction de Christian Rattemayer
Phaidon
Paris, 2013, 352 pages

Cent quinze artistes de 40 pays présentés par 45 critiques d'art et conservateurs de musée: cette suite de *Vitamine D*, paru en 2005, offre un échantillon (500 reproductions!) représentatif des pratiques les plus actuelles en dessin. Seule une maison d'édition internationale de l'envergure de Phaidon pouvait relever un tel pari. L'expansion de la planète dessin en dehors des grands centres que sont toujours New York, Berlin, Paris et Londres éclate ici au grand jour: Cluj (Roumanie), Istanbul, Bogotà, Beyrouth, Mumbai, Le Caire, Tanger ou Pékin sont devenus des centres artistiques en plein essor. Nés dans les années 1970 et 1980, les artistes à l'affiche de *Vitamine D2* se distinguent non pas tant par la radicalité de leurs dissemblances par rapport aux styles dominants des dernières décennies que par une recherche constante des formes (y compris le recours de plus en plus fréquent aux images numériques). L'abstraction et le minimalisme se font rares. Deux seuls artistes canadiens dans le lot: Shuvinai Ashoona, de Cape Dorset, et Aurel Schmidt, né à Kamloops (C.-B.) et travaillant à New York. A ce prix (69,95\$), *Vitamine D2* est un magnifique ouvrage de référence incontournable pour les amateurs de dessin contemporain.

Paul Bennett



ILLUSTRATION

100 ILLUSTRATORS
Steven Heller et Julius Wiedemann
Taschen
Cologne, 2014, 640 pages



Illustration d'Istvan Banyai tirée de *100 Illustrators*

Dans un monde qui cultive avec frénésie sa communication par l'image, l'avenir risque d'appartenir aux illustrateurs. En partie. Steven Heller, ex-directeur artistique du *New York Times*, et Julius Wiedemann, responsable de la collection « Illustration Now! » (Taschen), ne diront pas le contraire avec ce double pavé totalisant 640 pages qui célèbre le travail de 100 de ces futurs ou actuels « nouveaux maîtres du monde ». Le choix n'a pas été facile, admettent-ils, mais le résultat est à la hauteur de la torture du renoncement, avec ces 100 univers qui démontrent l'incroyable richesse d'un champ créatif capable de déjouer la réalité, d'un simple coup de crayon. Dans ce tout qui se contemple sans fin, on croise le style mathématique de Jörg Block, un Allemand, l'improbable des scènes de Guy Billout, un Français, le troublant de Nicoletta Ceccoli, de Saint-Marin, ou le ludique de Seymour Chwast, l'Américaine. Entre autres joyaux.

Fabien Deglise



PHOTOS MIKE PATTEN

Patrick Bérubé a construit un parcours-expérience, sorte de petit labyrinthe spatial, mais aussi symbolique.

Le labyrinthe de l'art

À la galerie Art Mûr, Patrick Bérubé voit l'histoire comme une « comédie humaine » où les mêmes idées et problèmes reviennent sans cesse

VALE À 5 TEMPS

Patrick Bérubé
À la Galerie Art Mûr,
jusqu'au 1^{er} mars

NICOLAS MAVRIKAKIS

En quelques décennies, la manière d'appréhender l'œuvre d'art — ce que certains pourraient appeler un peu pompeusement « l'expérience artistique » — a totalement changé. Il fut une époque où on croyait que, pour vivre l'œuvre, il suffisait de la ressentir, de se laisser aller à ses sentiments en la regardant... En particulier, bien des artistes abstraits ont vanté les mérites de la sensation. Pour comprendre l'art, il suffisait — nous disait-on — de pleinement s'ouvrir aux émotions procurées par les couleurs, les textures, les formes...

C'était une tentative (naïve?) de démocratiser l'œuvre d'art, de prétendre qu'elle est accessible à tous. De nos jours, l'œuvre d'art a totalement et ouver-

tement renoué avec une multitude de savoirs. C'est, par exemple, le cas de l'exposition *Uraniborg*, de Laurent Grasso, présentée au Musée d'art contemporain l'an dernier. Dans cette création complexe se retrouvait toute une série de références à la grande et petite histoire, références qu'il fallait comprendre en lisant des panneaux explicatifs ou le catalogue ou encore en écoutant les vidéos qui faisaient partie de l'œuvre.

À la galerie Art Mûr, l'artiste Patrick Bérubé a créé une installation qui fait énormément (un peu trop?) penser à l'œuvre de Grasso. Il a construit un parcours-expérience, sorte de petit labyrinthe spatial, mais aussi symbolique. Après être passé par une salle d'attente, le visiteur pourra explorer quatre autres salles qui semblent renouer avec ces anciens cabinets de curiosités qui ont foisonné de la Renaissance au XVIII^e siècle.

Dans la série d'objets installés, le visiteur verra se développer des liens avec la musique, avec la Bible, avec l'histoire de la conquête de l'Ouest et de la ruée vers l'or... Une œuvre qui lui demandera un travail interprétatif important, afin de tenter de recréer un ou plusieurs récits cohérents incluant tous ces objets hétéroclites. Dans cette manière de faire, très actuelle, nous pourrions voir un lien avec l'art des symbolistes qui, au XIX^e siècle, croyaient que la seule façon de répondre à l'énigme de la vie était de créer une œuvre qui fonctionne comme un secret, une œuvre opaque qui doit elle aussi être décodée, interprétée. René Payant, théoricien de



Vue sur une des salles de l'exposition *Valse à 5 temps*

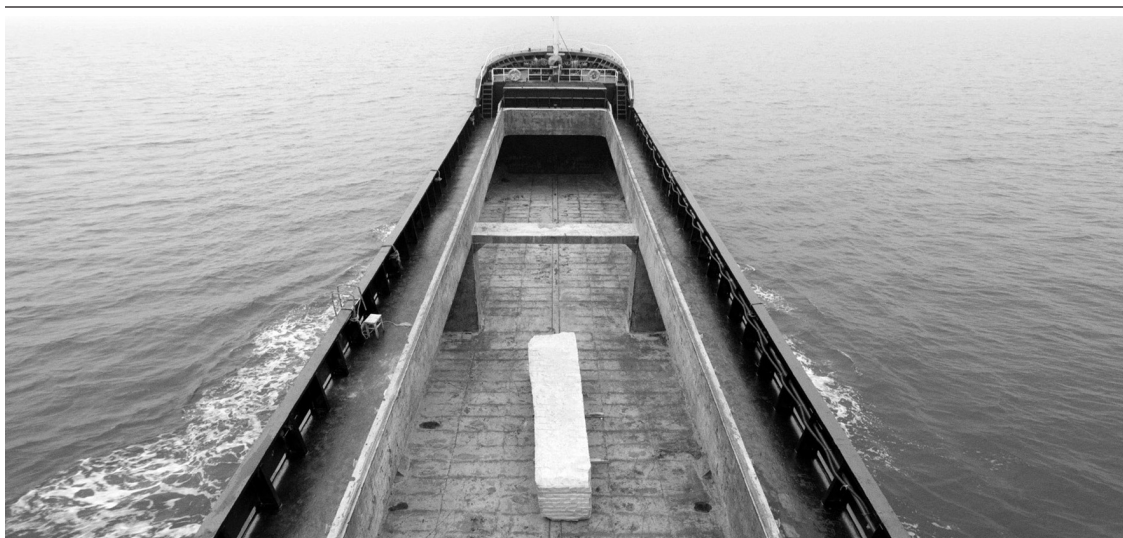
l'art, enseignait dans ses cours que l'installation est le nom postmoderne de l'œuvre d'art. Chez Bérubé, comme Payant l'expliquait, le spectateur doit réfléchir afin de comprendre ce qui lie plastiquement ou intellectuellement ces éléments installés ensemble qui pourraient paraître totalement disparates au premier coup d'œil. Pour vous aider, nous pou-

vons dire que Bérubé traite du fait que le monde semble fonctionner dans une continuelle répétition (d'où le lien avec la valse) des mêmes problèmes: cupidité des individus, désir de gloire, incapacité de nos politiciens à agir... Bérubé nous amène à voir l'histoire comme une « comédie humaine » où les mêmes idées et problèmes reviennent sans cesse. Un des bons exemples de cela se retrouve dans la salle d'attente. Bérubé y a placé presque tous les numéros de la revue *National Geographic* publiés depuis sa naissance, en 1979. Dans ces numéros, qui constituent une œuvre intitulée *Babel*, il a remarqué qu'il est toujours question des mêmes sujets très préoccupants: pollution, réchauffement de la planète... Pourtant, nos actions pour contrer ces problèmes restent très limitées.

Vous profiterez de cette visite chez Art Mûr pour aller voir deux autres expositions, l'une du duo de Québec Pierre & Marie, l'autre intitulée *À la frontière du monochrome*, qui exhibe quelques pièces formidables de Molinari et de Gaucher.

Collaborateur
Le Devoir

Voilà d'autres œuvres de Patrick Bérubé à ledevoir.com/culture/arts-visuels



VIES EN TRANSIT

ADRIAN PACI

PREMIÈRE EXPOSITION MONOGRAPHIQUE CANADIENNE

6 FÉV / 20 AVR

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

185, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST
MÉTRO PLACE-DES-ARTS WWW.MACM.ORG

GALERIE BERNARD

GILLES BOISVERT DIVAGUE

Exposition du 13 février au 22 mars 2014
Vernissage le 12 février de 17h à 20h
3926, rue Saint-Denis, Montréal
514 277 0770 — galeriebernard.ca



En 2014, apprécier l'art de
Marc LINCOURT à Sherbrooke
Alfred LALIBERTÉ à Victoriaville
Pierre GAUVREAU à Québec

et les jardins, les conférences,
la musique au DOMAINE FORGET
en LANAUDIÈRE, TANGLEWOOD

Brochure disponible en mars

www.lesbeauxdetours.com

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Titulaire d'un permis du Québec



JEU DE PAUME



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

CULTURE › CINÉMA

Les amants du Mile End

Maxime Giroux filme les amours interdites entre un athée et une juive hassidique mariée dans son nouveau film, *Félix et Meira*

FRANÇOIS LÉVESQUE

Maxime Giroux termine à Montréal le tournage de son troisième long métrage, *Félix et Meira*, une histoire de triangle amoureux inusité. En effet, l'une des protagonistes est issue de la communauté juive hassidique. Elle est interprétée par l'actrice israélienne Hadas Yaron, Prix d'interprétation féminine à Venise en 2012 pour *Le cœur à ses raisons*, de Rama Burshtein. L'Américain Luzer Twersky campe son mari désarmé et Martin Dubreuil, le joyeux hurluberlu dont elle s'éprend. On a rencontré l'équipe à la veille du dernier coup de clap.

Pourquoi les juifs hassidiques? «J'ai longtemps vécu dans le Mile End. Ils étaient mes voisins. J'ai eu beau essayer de lier connaissance, voire juste entrer en contact, c'a toujours été impossible», explique tout de go Maxime Giroux, cinéaste doué à qui l'on doit les films *Demain* et *Jo pour Jonathan*, celui-ci remarqué au Festival de Locarno et lauréat en nos terres du Prix de la critique au Festival du nouveau cinéma et du prix Gilles-Carle aux Rendez-vous du cinéma québécois.

Frustré, ce désir d'en apprendre davantage sur l'autre ne fit qu'attiser la curiosité de l'auteur. «J'ai effectué beaucoup de recherches sur le terrain», assure-t-il. Alexandre Laferrrière, son scénariste, plongea pour sa part le nez dans les livres.

«Je savais que la communauté vivait en vase clos, mais j'ignorais qu'il était si difficile de la quitter, surtout pour les femmes, poursuit le cinéaste. Un homme qui part, c'est grave, mais une femme, c'est tragique. Elles ont en moyenne huit enfants chacune, voire dix ou douze. Une femme qui s'en va, c'est l'avenir qui est compromis. Pour elles, c'est d'autant plus ardu qu'il leur est impossible de garder leurs enfants. La communauté plaide chaque fois qu'ils vivront un trop grand traumatisme, et la communauté gagne à tous les coups.» Voilà un terreau dramatique fertile, on en conviendra.

Montréal, ville ouverte

En mode plus «pop» que dans ses œuvres précédentes, dit l'auteur, *Félix et Meira* relate une rencontre improbable,



L'Israélienne Hadas Yaron et l'Américain Luzer Twersky jouent un couple en crise.

celle qui survient entre une jeune femme étouffée par un surcroît de balises et un jeune homme oisif complètement carencé en la matière. Entre les deux, un mari contraint de se remettre en question, exercice effrayant s'il en est.

Martin Dubreuil, qui poursuit sa belle lancée après *Chasse au Godard d'Abbitibi* et *Bunker*, bientôt en salle, joue Félix, l'amoureux doux-dingue. «Félix est un gars désinvolte. Il ne travaille pas vraiment. Il

Félix et Meira ne cherche pas à démoniser la communauté hassidique, d'assurer Sylvain Corbeil, producteur passionné

erre dans l'existence, mais avec bonhomie. Il est le mouton noir de sa famille: sa jeune sœur suit les traces de leur père millionnaire qui a réussi en affaires. C'est justement la maladie de ce dernier qui confronte Félix à ses choix de vie.» Ou plutôt à son incapacité d'en faire.

Dans un moment de désarroi, entre en scène Meira, une juive hassidique embourbée dans un mariage et un milieu où elle ne se reconnaît pas. «Félix se retrouve soudain en quête d'une spiritualité alors

que Meira essaie de se départir de la sienne», note Hadas Yaron. *Leurs chemins se croisent à cet instant précis, un instant décisif pour eux deux [...]. C'est très beau, ce qu'exprime le scénario. Félix trouve en Meira un ancrage tandis qu'elle se laisse emporter grâce à lui par un vent de folie. C'est de cela qu'elle se languissait, sans le savoir. Comment aurait-elle pu le savoir?»*

Loin de voir dans le mari le méchant de service, Luzer Twersky, l'acteur de 29 ans qui défend le rôle, éprouve au contraire pour lui une grande empathie. Et ce, en dépit du fait qu'il a lui-même quitté la communauté hassidique new-yorkaise. C'était il y a six ans. Il n'a pas pu revoir ses deux enfants depuis. «Pendant des années, j'ai été cet homme-là, confie-t-il. J'ai été élevé avec cette voie à suivre: trouver une femme, l'épouser et lui faire des enfants. Je ne connaissais rien d'autre. Tout ce qui menaçait ce dessein était dangereux. Je comprends le mari de Meira: il a réussi à réaliser son rêve, et voilà qu'il se réveille en sursaut dans une réalité qu'il ne connaît pas.»

Aller vers l'autre

À ce chapitre, *Félix et Meira* ne cherche pas à démoniser la

communauté hassidique, d'assurer Sylvain Corbeil, producteur passionné de Metafilms (*Laurentie, Vic et Flo ont vu un ours, Diego Star*), qui se démente encore pour boucler le budget de la postproduction. D'ailleurs, au final, hormis Luzer Twersky, deux des acteurs sont d'anciens juifs hassidiques, aussi ont-ils officié à titre de consultants techniques, pour que la vision proposée soit réaliste et non folklorique.

«Je crois fondamentalement qu'il n'y a que deux types de personnes: les bonnes et les mauvaises, et on en retrouve dans toutes les confessions, estime Luzer Twersky. Et ça vaut pour les athées, dont je suis. La religion, en revanche, peut pousser une bonne personne à commettre le mal. Ce n'est pas de moi, c'est du physicien Steven Weinberg. Chose certaine, il n'y a pas de mauvaises personnes dans Félix et Meira.»

«Découvrir des univers pour ensuite les raconter, c'est ça qui m'allume», résume de son côté le cinéaste. Avec *Jo pour Jonathan*, c'était le monde de la banlieue, mais cela participait de la même impulsion, de la même poussée vers l'autre. Un autre que Maxime Giroux a décidé de connaître, coûte que coûte.

Le Devoir

Identité en transit

ARWAD

Réalisation: Dominique Chila et Samer Najari. Scénario: S. Najari. Avec Ramzi Choukair, Julie McClemens, Fanny Mallette. Photo: Pierre Mignot. Montage: Mathieu Bouchard-Malo. Québec, 2013, 105 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

«Il croyait que c'était à la solitude qu'il tentait d'échapper et non à lui-même», écrit William Faulkner dans son roman *Lumière d'août*. Cette phrase résume parfaitement Ali, le protagoniste du film *Arwad*. Non que le premier long métrage de Dominique Chila et Samer Najari ait grand-chose à voir avec le Sud moite, terre de passions bruyantes et furieuses, cher au romancier. Ce serait même le contraire tant tout dans *Arwad* — le fond, la forme — est retenu, murmuré.

À Montréal, Ali est l'époux de Gabrielle, avec qui il a eu deux enfants, deux ravissantes filles. Sur l'île d'Arwad en Syrie, il est l'amant de Marie, qui l'y a suivi à l'occasion d'un voyage au pays d'un autrefois heureux. Entre celle qu'il aime et celle avec qui «il tente d'échapper à la solitude», entre culpabilité dévorante et pèlerinage amer, Ali dérive dans sa tête, dans son cœur et dans son âme.

Parce que c'est inéluctable, les deux femmes finiront par se croiser. Or, comme dans les meilleurs drames souvent, et comme dans la vraie vie parfois, leur affrontement empruntera des voies détour-

nées, inattendues, et révélatrices de leurs riches humanités respectives.

Les excellentes Julie McClemens et Fanny Mallette ont le mandat, lourd, de porter cette rencontre douloureuse, point d'orgue d'une trame tissée de silences et de mots cachés. Certes, Ramzi Choukair, tout charme apparent et mélancolie rentrée, intrigue puis bouleverse dans une composition aux modulations subtiles. En définitive toutefois, ce sont ses deux partenaires qui, en tant qu'ancrages amoureux d'Ali, offrent chacune leur tour un regard témoin faisant écho à celui que le spectateur pose sur le personnage. Un regard plein de sentiments élevés dans le cas des premières et chargé d'empathie dans celui du second. Un regard rempli d'impuissance dans les deux cas.

Évocation tranquille

En ces temps troubles de chartre des valeurs dites québécoises, la question identitaire se pose de manière pressante. Justement, et bien que le poétique y prime le politique, le film de Dominique Chila et Samer Najari, elle de descendance italienne et lui, syrienne, s'attarde à un cas intéressant d'identité mixte, pour ne pas dire mêlée. Une identité insaisissable, évanescence, pour toujours en transit entre Arwad et Montréal.

C'est la tragédie qu'Ali subit et s'inflige à la fois. C'est le cœur du long métrage *Arwad*, un très beau film, de fond, comme de forme.

Le Devoir



Julie McClemens excelle dans le rôle de Gabrielle.

FUNFILMS

AVEC LE CONCOURS DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE LEONARD ET BINA ELLEN Olivia Boudreau, extrait de la vidéo *Femme allongée*, 2014.

APPARENCES

SUIITE DE LA PAGE E 1

deviendra incontournable. La cohabitation de vidéos à la durée parfois «exagérée», de l'aveu de l'artiste — le cheval de *Box* (2009) a été filmé pendant 22 heures d'affilée —, provoquera «du mouvement partout où l'on regardera». «On pourra embrasser autre chose, croit Boudreau. On parle souvent de durée dans mon travail; là, on parlera de cadres, de couleurs, de lignes, de rythme.»

Plus que jamais, ses œuvres, qu'elle rend de longue durée pour évoquer «le métabolisme» humain, seront des corps vivants. Ses vidéos, et la performance *live* pour deux interprètes qu'elle a conçue pour l'occasion, figureront comme des inconnus qui captent notre attention. «Ne ja-

mais voir une œuvre au complet signifie qu'il y aura toujours du neuf», souligne Olivia Boudreau, enthousiaste à l'idée de cet éternel recommencement.

Son seul conseil pour apprécier cette expo monstre — pour ce qui est de la durée: «Retournez-y plusieurs fois.»

Collaborateur Le Devoir

L'OSCILLATION DU VISIBLE

Galerie Leonard et Bina Ellen, 1455, boulevard de Maisonneuve Ouest, LB-165, du 13 février au 12 avril.

D Voir aussi Un survol en images du travail d'Olivia Boudreau. ledevoir.com/culture/arts-visuels

Une artiste en six temps

Olivia Boudreau a été soutenue plutôt bien par le milieu, notamment par des femmes. Petit récapitulatif.

2007 Son premier solo prend place à Optica, centre dirigé par Marie-Josée Lafortune. Elle y obtiendra une bourse en 2010 qui l'enverra en France, et y retournera exposer en 2011 lors de l'expo *Archi-féministes*.

2008 Pour une des premières expositions de la galerie SBC, Nicole Gingras retient une de ses œuvres, *Your Piece* (2007), alors

qu'elle demeure encore méconnue.

Hiver 2010 Le centre Dazibao, dirigé par France Choinière, lance, dans le cadre de La Nuit blanche, l'expo réunissant *Box* (2009) et *La levée* (2008).

Automne 2010 La galerie B-312, dirigée par Marthe Carrier, présente *Le bain* (2010) et *Mouchoirs* (2007).

2011 *L'étuve* (2011) fait partie de la Triennale québécoise du Musée d'art contemporain, alors que celui-ci est dirigé par Paulette Gagnon et Marie Fraser.

2012 *Intérieur* (2012), installation à double projection, occupe la grande salle de la Fonderie Darling, dirigée par Caroline Andrieux.

L'ALBUM

l'Opéra aux grandes ORQUES

...les arrangements, fort ingénieux» Sélection pour Neal de Richard Boivert (Le SOLEIL, 7 déc. 2013)

...brillant et divertissant» (FOAO Revue Mixtures, nov. 2013)

...les interprétations des frères Girard sont pleines de vie» (Irène Brisson, Bulletin des Amis de l'Opéra de Québec)

MOZART BIZET-CIRARD Adaptations originales pour un orgue à 2 organistes

avec les organistes Claude & Robert Patrick Girard

OÙ SE PROCURER L'ALBUM :

- SILLONS le disquaire, 1149 rue Cartier, Québec
- *Livraison à domicile à 3.99\$ / tél. 418 524-8352
- ARCHAMBAULT Secteur Ste-Foy Montréal (coin Berri et Ste-Catherine)
- INTERNET : www.espace-emergence.com (avec le nom de l'album ou des artistes)
- *Achat par pièce séparée ou l'album entier numérique ou l'album physique

Salle Bourgrie HIVER 2014

LE VOYAGE D'HIVER

3 CONCERTS • 2 CONFÉRENCES • 1 FILM

autour du *Voyage d'hiver* de Franz Schubert

CONCERTS

Jeu 27 février \ 20h
VERSION ORIGINALE
Jan Van Elsacker, ténor • Tom Beghin, pianoforte

Vendredi 28 février \ 20h
VERSION DE CHAMBRE (de Normand Forget)
Pentaède • Daniel Licht, baryton basse
Joseph Petric, accordéon

Dimanche 2 mars \ 16h
VERSION DE HANS ZENDER (1993)
NOUVEL ENSEMBLE MODERNE • Rufus Müller, ténor
Lorraine Vaillancourt, chef

Présenté dans le cadre de Montréal en Lumière / 18,75\$ à 35\$ ttc

CONFÉRENCES

par Georges Leroux

Samedi 1^{er} mars \ 14h
Le *Voyage d'hiver* dans l'histoire de la composition musicale

Dimanche 2 mars \ 14h
The Place of the *Winter Journey* in Schubert's Work

Auditorium Maxwell-Cummings du MBAM / gratuit

FILM

Samedi 1^{er} mars \ 16h
Christoph Prégardien et Menahem Pressler interprètent Schubert : *Voyage d'hiver* France, Pierre-Martin Juban, 2012, 71 min.

sallebourgrie.ca \ 514-285-2000, option 4
1339, rue Sherbrooke Ouest

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

CINÉMA

Quand le Vieux Continent affronte le Nouveau Monde

JIMMY P.

Réalisation : Arnaud Desplechin. Scénario : Arnaud Desplechin, Julie Peyr, Kent Jones, d'après Psychothérapie d'un Indien des Plaines de Georges Devereux. Avec Mathieu Amalric, Benicio del Toro, Gina McKee. Image : Stéphane Fontaine. Musique : Howard Shore. Montage : Laurence Briaud. France, 2012, 117 minutes.

ODILE TREMBLAY

Par-delà le mythe toujours vivace dans l'imaginaire européen de l'Amérindien au savoir ancestral qui survit à l'acculturation, Arnaud Desplechin (*La sentinelle*, *Rois & reine*, *Un conte de Noël*, etc.) aura du moins échappé à certains pièges : celui du *road movie* avec wigwam et chaman au détour de la route. Mais on ne sent pas le cinéaste dans son assiette. La langue anglaise, il s'y était pourtant déjà frotté à travers *Esther Khan*, tourné dans l'Angleterre victorienne, mais le rêve américain est plus coriace, semble-t-il.

L'histoire, située au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, est adaptée des notes d'analyse d'un thérapeute juif hongrois établi en France, Georges Devereux (Mathieu Amalric), aux méthodes qui entremêlaient les disciplines : anthropologie, psychanalyse, etc. Il est appelé aux États-Unis pour analyser, dans un hôpital psychiatrique pour vétérans, un Indien blackfoot, Jimmy P. (Benicio del Toro), souffrant de divers symptômes : vertiges, épisodes de cécité, etc., après un accident en France lorsqu'il était soldat. Ce patient, considéré comme schizophrène, se libérera de ses fantômes avec l'aide de ce thérapeute qui appelle en renfort les valeurs et les mythes de sa communauté d'origine. Une sorte d'amitié tissée d'estime liera les deux hommes, sujet du film, à travers un chemine-

ment conjoint vers la lumière.

L'histoire est vraie et fascinante, quoique peu cinématographique et répétitive, rien ne ressemblant davantage à une séance de psychothérapie qu'une autre séance de psychothérapie. Le lieu de l'action, un hôpital militaire dans un coin perdu du Kansas, avec ses scènes de violence et de détresse, crée aussi l'étouffement, surtout combattu par des flash-back pas toujours adroits sur le passé de Jimmy P., élevé par des femmes. Un champ de fleurs colorées, renvoyant aux images mentales de l'Indien blackfoot, illustre les charges que ce film aurait pu avoir sur le plan symbolique s'il avait pris son ampleur. Des intermèdes amoureux avec l'anthropologue et sa maîtresse française (Gina McKee, très fine mouche) apportent une touche de légèreté à un film qui jongle entre humour et drame. Le cinéaste français, toujours rigoureux, pénètre moins les complexités de ses personnages que dans *Rois & reine* et *Un conte de Noël*, pour ne nommer qu'eux. La mise en scène s'étiole, le scénario s'étire.

Mathieu Amalric, tout en tics et en gestes saccadés, évoque Peter Falk en inspecteur Columbo alors que Benicio del Toro, à travers ses rares paroles toujours significatives, est une présence renfermée, reposant entièrement sur le charisme de l'acteur de *21 grammes*. C'est le Vieux Continent qui affronte le Nouveau Monde, et même les façons de jouer des deux interprètes principaux sont aux antipodes. Ce duel des deux comédiens crée des étincelles et soulève des questions. En ce sens, Arnaud Desplechin parvient à transmettre le pont entre deux pôles, sans justifier la longueur de son film pour autant : deux heures qu'on sent lourdement passer, malgré les efforts des protagonistes.

Le Devoir



The Monuments Men exploite la carte patriotique, avec clichés d'usage et drapeaux flottants.

SONY PICTURES

Un George Clooney à la patte lourde

THE MONUMENTS MEN

Réalisation : George Clooney. Scénario : George Clooney et Grant Heslov, d'après l'ouvrage de Robert M. Medsel et Brett Witter. Avec George Clooney, Matt Damon, Bill Murray, John Goodman, Jean Dujardin, Bob Balaban, Hugh Bonneville, Cate Blanchett. Image : Phedon Papamichael. Musique : Alexandre Desplat. Montage : Stephen Mirrione. 118 minutes.

ODILE TREMBLAY

Il est très dommage que, pour ses premiers pas de réalisateur dans un film engagé, l'acteur cinéaste américain George Clooney rate la coche à ce point. Les films qu'il avait dirigés précédemment, dont *Confessions of a Dangerous Man*, *Good Night and Good Luck*, *The Ides of March*, sans révéler un grand talent de cinéaste, avaient tous un petit quelque chose qui sauvaient la mise. Pas cette fois. *The Monuments Men* prend l'affiche en salle en même temps qu'il se voit lancé à la Berlinale avec

tambours et trompettes,

Clooney a battu le rappel de ses amis stars, réunis en bouquet à ses côtés, de Matt Damon à Bill Murray, de John Goodman à Jean Dujardin, en passant par Bob Balaban, Hugh Bonneville et Cate Blanchett, à peu près tous sous-utilisés, sauf Damon et Blanchett... et encore. Même Clooney ne s'est pas offert de dialogues bien scintillants — lot du film en général. Le scénario s'étire, la panne de rythme est généralisée. Clooney, si drôle dans la vie, a voulu jouer la carte du sérieux, sans maîtriser le ton. Des déclarations sur l'importance de l'art à sauver au risque de sa vie se succèdent, mais on avait compris. La musique d'Alexandre Desplat enterre tout, la voix hors champ de Clooney ajoute des explications inutiles. La carte patriotique demeure omniprésente, avec clichés

d'usage et drapeaux flottants.

Le thème du film est fort intéressant pourtant. On y relate l'épisode (adaptation dramatisée de l'ouvrage de Medsel et Witter avec noms changés) d'une escouade d'historiens d'art et de directeurs de musées américains catapultés à la fin de la Seconde Guerre mondiale en France, en Belgique, en Allemagne pour sauver des œuvres d'art que les nazis voulaient détruire à l'approche de leur défaite. Mais ils n'avaient pas agi seuls.

En 2000 était sorti un documentaire passionnant sur un sujet parallèle : *La guerre du Louvre* de Jean-Claude Bringuier, racontant comment le directeur du célèbre musée parisien, Jacques Jaujard, avait orchestré, dès 1938, l'évacuation de 4000 œuvres d'art pour éviter les pillages nazis. Mais dans le film de Clooney, à part Jean Dujardin qu'on entend à peine

et Cate Blanchett qui incarne une résistante parisienne (Eh oui! Pourquoi pas une actrice française?), le cinéaste donne fort peu de crédit aux Européens pour la sauvegarde de leurs chefs-d'œuvre. On sait gré à Clooney, toutefois, de ne pas gommer les langues originales dans le film : allemand, français, avec accents à géométrie variable. Le personnage de Matt Damon, qui incarne le futur directeur du Met de New York, a des excuses : il a appris un peu le français à Montréal!

Son personnage parvient à convaincre la résistante française, conservatrice au musée du Jeu de Paume (Blanchett), de collaborer à leur quête. Un flirt entre les deux se dessine, mais le fidèle père de famille américain rejettera la Parisienne volage, bien entendu. Quelques moments d'émotion, lors de la découverte de la *Madone de Bruges* sculptée par Michel-Ange par exemple, sont parsemés ici et là. C'est peu.

Le Devoir



L'interprétation des deux acteurs principaux Benicio del Toro et Mathieu Amalric est aux antipodes, et cela crée des étincelles.

MÉTROPOLE FILMS

Le courage de se réinventer

I AM DIVINE

Scénario et réalisation : Jeffrey Schwartz. Photo : John Chater. Montage : Philip J. Bartell. Musique : Michael Cudahy. États-Unis, 2013, 90 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Connaissez-vous Harris Glenn Milstead? Probablement pas. Et *Divine*, ça vous dit quelque chose? Créée au début des années 1960, cette improbable caricature de Jayne Mansfield demeure sans doute la plus célèbre *drag queen* qui soit. Le documentaire *I Am Divine* revient sur le parcours atypique d'un garçon obèse et efféminé qui, à une époque où il ne faisait pas bon sortir du rang, décida de transgresser tout ce qui pouvait l'être.

Egérie du cinéaste John Waters, *Divine* fut la vedette de plusieurs films-cultes, dont *Pink Flamingos*, *Polyester* et *Hairspray*. Les cinéphiles rom-



THE FILM COLLABORATIVE

I Am Divine brosse un portrait pimpant et chaleureux d'un homme qui eut le courage de sortir du rang.

pus à l'univers du premier et à la « famille » qui le peuple se délecteront du film de Jeffrey Schwartz. Les néophytes, cela dit, peuvent s'y risquer sans craindre de se sentir largués. Avec un dynamisme conqué-

rant, la petite puis la grande histoire de *Divine* sont contées — et abondamment illustrées.

Les anecdotes mémorables ne manquent pas. Il faut entendre, par exemple, la fiancée de Milstead, pré-*Divine*, expli-

quer comment il tenait à la coiffer et à la maquiller pour leur bal de fin d'année. Waters, ami et voisin de *Divine* dès l'âge de 17 ans, n'est pas en reste, il va sans dire. Le « Roi du mauvais goût », surnom que lui valurent ses premiers longs métrages, a de fait beaucoup de souvenirs à partager, dont plusieurs — un gars tient à ne pas faire mentir sa réputation — moins racontables que d'autres.

C'est toutefois Frances Milstead, la mère de *Divine*, qui livre les interventions les plus significatives. Le parcours de cette mère, nombre de parents le reconnaîtront, avec l'amour inconditionnel cédant à la honte, puis à l'acceptation qui ramène au sentiment originel.

Au final, *I Am Divine* brosse un portrait pimpant et chaleureux d'un homme qui eut le courage de se réinventer envers et contre tous et, ce faisant, trouva le bonheur. En cela, le documentaire de Jeffrey Schwartz possède une portée universelle.

Le Devoir

BENICIO DEL TORO MATHIEU AMALRIC

JIMMY P.

PSYCHOTHÉRAPIE D'UN INDIEN DES PLAINES

UN FILM DE ARNAUD DESPLECHIN

« UN FILM MAGNIFIQUE, SOBRE ET MAÎTRISÉ SUR LES BLESSURES DE L'ÂME ET L'AMITIÉ. »
Éric Moreault, Le Soleil

« PORTÉ PAR DEUX ACTEURS FABULEUX ET COMPLÉMENTAIRES. »
Helen Farajji, Ciné TFO

« PERFORMANCE MAGISTRALE DE BENICIO DEL TORO. »
TéléCinéObs

SELECTION OFFICIELLE COMPÉTITION FESTIVAL DE CANNES

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ

EXCENTRIS 514 847-2206 métropole

EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE :

L'IMAGE MANQUANTE G+

RITHY PANH

BÀ NÔI EN ATTENTE DE VISA

KHOA LÊ EN ATTENTE DE VISA

VISITORS

GODFREY REGGIO

LA GRANDE BELLEZZA G+

PAOLO SORRENTINO

DALLAS BUYERS CLUB 13+

JEAN-MARC VALLÉE

A TOUCH OF SIN 13+

JIA ZHANG KE

CINÉ-KID PRÉSENTE :

LOULOU ET AUTRES LOUPS

9 FÉVRIER À 11H

JIMMY P. ARNAUD DESPLECHIN - 117 MIN. - V.O. ANGLAISE AVEC S.-T.F.

BILLETTERIE : 514 847-2206

3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

CINEMAEXCENTRIS.COM

scupesoup UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPESOU P À EXCENTRIS TOUS LES JOURS!

CULTURE › CINÉMA

Le chef-d'œuvre de Rithy Panh

L'image manquante ouvre sur l'abîme d'une jeunesse dans les camps de rééducation du Kampuchea

L'IMAGE MANQUANTE

Réalisation et scénario : Rithy Panh, d'après le récit L'élimination de Rithy Panh et Christophe Bataille. Commentaires : Christophe Bataille. Image : Prum Mésar. Sculptures : Sarith Mang. Montage : Marie-Christine Rougerie et Rithy Panh. Musique : Marc Marder et Rithy Panh. France, Cambodge, 2013, 90 minutes.

ODILE TREMBLAY

Primé à Cannes dans la section Un certain regard, en nomination pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère (mais il aurait eu plus de chances de l'emporter dans la catégorie du meilleur documentaire), *L'image manquante* est le chef-d'œuvre du Franco-Cambodgien Rithy Panh. Grand documentariste sur la machine de guerre de Pol Pot, derrière, entre autres, *S 21, la machine de mort khmère rouge*, cinéaste de fiction plus inégal, à qui on doit néanmoins le très poétique *Les gens de la rizière*, jamais il n'avait écrit une œuvre aussi purement autobiographique. La voici avec une mise à nu qui ouvre sur l'abîme de sa jeunesse à travers une forme si originale qu'on en sort à la fois bouleversé et ébloui.

Rithy Panh avait 13 ans quand lui et sa famille durent quitter leur vie riante à Phnom Penh pour partir dans les camps de rééducation du Kampuchea,

avec ses chantiers et ses rizières, afin d'être «purifiés».

Rithy Panh est un cinéaste hanté par le génocide de son peuple et de sa famille, qui disparut dans la tourmente, et, à travers ce film, on comprend à quel point l'homme est marqué à vie. Il a cherché frénétiquement des images manquantes du calvaire des Cambodgiens dans les archives, entre autres sur sa maison d'enfance devenue un bordel, en vain. Les trous étaient immenses et le régime avait effacé le gros de ses traces. À l'intérieur d'une maquette, un technicien fabriqua un santon d'argile doté d'une physionomie pour figurer ses souvenirs. Et l'idée vint à Rithy Panh de recréer les scènes pour lesquelles il n'y avait pas d'images, tant privées que collectives, par ces figurines d'argile exécutées par le même sculpteur. Et entre les segments de films d'archives sur le règne des Khmers rouges qu'il a pu retrouver grâce à une quête minutieuse et ces santons dans des petits décors naïfs reconstitués, la jeunesse d'une horreur sans nom de Rithy Panh renaît sous nos yeux. Les figurines permettent d'absorber le choc du récit par effet de distanciation. Et la dissidence du jeune Rithy s'illustre par sa veste de couleur là où tous les autres s'habillent de noir dans ce monde absurde, où les besoins vitaux du peuple ne sont même pas comblés.

Cette poésie de l'enfer, où la faim, l'épuisement, la mort, l'inhumanité des gardiens des camps, la disparition un à un des membres de sa famille et le propre travail du jeune homme charroyant les cadavres dans les fosses, devient un langage fabuleux par lequel tout est dit. La musique, le bruitage, les vagues de la mer filmées comme des afflux de mémoire, la voix hors champ de Christophe Bataille qui déballe les souvenirs, tout cela crée un univers puissant, autothérapeutique — s'il est une paix de l'esprit possible pour un pareil rescapé de la Géhenne — et le plus saisissant plaidoyer possible contre les régimes totalitaires qui nient l'humanité des êtres.

Le Devoir



MARTIN BUREAU AGENCE FRANCE-PRESSE
Rithy Panh, un cinéaste hanté par le génocide de son peuple

L'amour et l'après-ski

THREE NIGHT STAND

Réalisation et scénario : Pat Kiely. Avec Sam Huntington, Meaghan Rath, Emmanuelle Chriqui, Anne-Marie Cadieux. Image : Robert Vroom. Montage : Jared Curtis. Canada, 2013, 92 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Une comédie romantique dans les Laurentides enneigées plutôt qu'à New York, Paris ou sous le chaud soleil de la Californie? Voilà une qualité perceptible dans *Three Night Stand*, le second long métrage de l'acteur et cinéaste Pat Kiely (*Who Is KK Downey?*). À certains moments, c'est souvent la seule...

Ce décor féérique pour qui aime les beautés de l'hiver et les joies du ski de fond ou de la motoneige sert d'arrière-plan à une faune de trente-naires qui n'ont que des problèmes sentimentaux et prennent rarement le temps de réfléchir pour les régler. En lieu et place, nous avons droit à une agitation quasi perpétuelle provoquée par le projet de Carl (Sam Huntington) d'amener sa conjointe Sue (Meaghan Rath) dans une magnifique auberge pour donner un nouveau souffle à leur vie de couple. Non seulement il omet

de lui dire que ce fut le lieu de ses lointains amours torrides avec une ancienne flamme, Robyn (Emmanuelle Chriqui), mais il découvre, stupéfait, qu'elle en est depuis peu la propriétaire. Tu parles d'une coïncidence...

Le quiproquo provoque une enfilade d'échanges plus ou moins acrimonieux, donnant la fâcheuse impression d'être devant une quelconque *sitcom*, si ce n'est quelques escapades salutaires en pleine nature. Ces figures fébriles sont d'une mineur psychologique si affligeante que nous éprouvons davantage de sympathie à voir leurs skis cassés en deux que leur libido déclinante. Quant au personnage de la mère vaguement incestueuse, castratrice, à voile et à vapeur (ouf...) interprétée par Anne-Marie Cadieux, il symbolise à lui seul l'étendue du malaise.

Pour le reste, avec ses paysages de cartes postales, des acteurs au physique uniformément agréable et au jeu d'une harmonieuse banalité, *Three Night Stand* apparaît ni hilarant, ni surprenant, ni émouvant. Il n'inspire qu'une soudaine envie de respirer le grand air plutôt que de se farcir ça sur grand écran.

Collaborateur
Le Devoir



Les souvenirs de jeunesse du cinéaste pour lesquels il n'existait plus d'images ont été recréés avec des figurines d'argile.

FUNFILMS

«Julie McClemens est magistrale.»

– Robert Daudelin, *24 images*

«Julie McClemens et Fanny Mallette sont toutes deux remarquables.»

– François Lévesque, *Le Devoir*

«Un très beau premier long-métrage.»

– Martin Morin, *Agence QMI*

UN FILM DE

SAMER NAJARI & DOMINIQUE CHILA

JULIE
McCLEMENS

RAMZI
CHOUKAIR

FANNY
MALLETTE

INTERNATIONAL FILM FESTIVAL ROTTERDAM
TIGER AWARDS
sélection officielle

MONTREAL FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA
sélection officielle

À L'AFFICHE

CINÉMA BEAUBIEN 2396, Beaubien E. 514-721-6060

MÉGA-PLEX™ GUZZO SPHERETECH 14

MÉGA-PLEX™ GUZZO PONT-VIAU 16

CINÉMA LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

FUNFILM PRÉSENTE UNE PRODUCTION UNITÉ CENTRALE AVEC FANNY MALLETTE, JULIE McCLEMENS ET RAMZI CHOUKAIR ÉCRIT PAR SAMER NAJARI RÉALISÉ PAR SAMER NAJARI ET DOMINIQUE CHILA PRODUIT PAR GALILE MARION-GAUVIN, MARCEL JEAN ET SAMER NAJARI PRODUCTRICE ASSOCIÉE DOMINIQUE NOUJEIM DIRECTION PHOTO PIERRE MIGNOT DIRECTION ARTISTIQUE ERIC BARBEAU CRÉATRICE DES COSTUMES VALÉRIE BAGNON-HAMEL MONTAGE IMAGE MATHIEU BOUCHARD-MALO SON SYLVAIN VARY, OLIVIER CALVERT ET CLOVIS GUAILLIER MUSIQUE ROBERT MARCEL LEPAGE ET RADWAN GHAZI MOUMNEH

www.funfilm.ca facebook.com/funfilmdistribution twitter.com/FunFilmDist

NOMINATION AUX OSCARS® - MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

L'IMAGE MANQUANTE

Un film de RITHY PANH

«Un chef-d'oeuvre absolu.»
– Odile Tremblay, *Le Devoir*

★★★★★
– Positif – Le Nouvel Observateur

À L'AFFICHE

VERSION FRANÇAISE

V. ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

EXCÉNTRIS 514 847-2206

CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-281-1900

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

Fun FILMS

RELÂCHE SCOLAIRE

CULTURE POUR TOUS

LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 FÉVRIER 2014

Trois p'tits jours à Outremont

La neuvième édition du festival des Trois jours de Casteliers propose neuf spectacles, dont cinq pour la jeunesse

« La marionnette est une forme qui utilise la matière et, cette année, lors des Trois jours de Casteliers, cette matière reprend justement ses droits », raconte Louise Lapointe, directrice du festival. Ce sont des personnages qui sont créés de bois, de papier, de métal, de pierre, de chair, allait-elle même ajouter avant de se reprendre... « La marionnette a un réel impact physique, en véritable décalage avec cette espèce de tourbillon virtuel qui nous entoure tous, tous les jours, et dans lequel nous nous sommes engouffrés. »

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

Ainsi, cette neuvième édition du festival des Trois jours de Casteliers propose un large éventail de techniques: fils, tringles, gaines, théâtre d'ombres, etc.

« Les arts de la marionnette se décloisonnent aujourd'hui, explique Louise Lapointe. En fait, la marionnette, c'est quoi? Un objet animé par une force, humaine au départ, mais plus seulement aujourd'hui. Si je prends l'exemple du Pavillon des Immortels Heureux, que nous présente Marcelle Hudon cette année, ses marionnettes sont animées par des vibrations de haut-parleurs. Les artistes font de plus usage de nouvelles techniques, comme la projection, la vidéo en direct, etc. C'est intéressant de voir ces nouvelles façons de manipuler qui se conjuguent avec des manières plus ancestrales. Et c'est ce que nous allons avoir cette année. »

Louise Lapointe rappelle d'ailleurs que la première forme de théâtre de marionnettes au monde a été le théâtre d'ombres. Ces ombres projetées sur les parois des cavernes... Un art millénaire, donc, mais qui sait s'adapter pour rester toujours de son époque, tout en préservant toute la magie d'antan.

« Les grands spectacles sont transgénérationnels, raconte celle qui, avec son comité artistique composé de cinq marionnettistes, parcourt le monde entier pour rapporter des shows destinés à un public adulte, mais aussi à toute la famille. Ils sont ainsi appréciés par tous, mais selon différents niveaux de lecture. Qu'est-ce qui fait qu'on choisit un spectacle plutôt qu'un autre? La qualité, la pertinence et l'originalité du propos, la finesse de la manipulation aussi. »

Mais allons d'abord de conte en conte...

Conte pour un gus

« C'est l'histoire de Gus qui part en voyage et qui s'y prépare, raconte Louise Lapointe. Un très bon exemple de conjugaison de tradition et de modernité, puisque Gus est une marionnette à gaine, mais que sa créatrice, Dominique Leroux, utilise également la projection et la vidéo en direct. Le décor est fait de bric-à-brac, de caissons de bois. C'est un très beau rapport entre matières réelles et images projetées. La lune, entre autres, est exceptionnelle! Gus, c'est poétique, charmant et très actuel. »

Cette composition de Dominique Leroux, imaginée entre Montréal et les Îles-de-la-Madeleine, est un spectacle sans parole. Dans un cadre intime, ce voyage muet aux mélodies discrètes propose une série d'images poétiques et cinématographiques adaptées à la petite enfance. Gus nous raconte l'importance d'aller au bout de ses rêves, la force de l'amitié, ainsi que les petits et les grands deuils de la vie.

Bynocchio de Mergerac

On ne présente plus la compagnie française Bouffon Théâtre, qui, avec cette création, fait l'éloge de la différence et de l'acceptation de



ALEXANDRE NADEAU

« Rosépine est une petite fille qui veut aider son grand-père à protéger sa culture de melons, sur un fond de changements climatiques au Japon. »

soi. « Une pièce tout en humour et en tendresse, commente Louise Lapointe. Les marionnettes sont ravissantes, toutes de bois. C'est vraiment un spectacle idéal pour toute la famille. »

Car, ô malheur, dans la famille Mergerac, le prince est né sans nez! Indigne de la lignée royale, l'héritier est abandonné dans les bois. Il grandit parmi les animaux, rencontre une princesse et décide, au nom de l'amour, de partir à la recherche du précieux appendice. En route, il trouve deux menuisiers doués mais un peu sots, qui rêvent eux aussi d'être aimés au-delà de leurs différences.

Les petits chaperons rouges

« Ce sont en fait plusieurs petits chaperons rouges qui nous emmènent dans le bois et nous racontent leur version de la fin du conte, résume Louise Lapointe. Ce qui est passionnant, c'est que toutes les techniques de marionnettistes y passent: jeu masqué, gaines, tringles, fils, théâtre d'ombres, etc. Une histoire vraiment très sympathique! »

Avec cette nouvelle création, la compagnie montréalaise Tenon Mortaise réinvente ce conte traditionnel, privilégiant une nouvelle fois une approche pluridisciplinaire. Du mime à la danse, de la marionnette au théâtre d'ombres,

de l'art pictural à la vidéo, de la poésie au geste.

Le pavillon des immortels heureux

« Marcelle Hudon est une habituée du festival, explique Louise Lapointe. Elle œuvre plutôt pour les adultes habituellement, mais là elle travaille à partir d'automates qu'elle fabrique et qui sont mus par la vibration de haut-parleurs. Parfois, c'est la marionnette qui bouge, parfois, le décor, parfois, les deux ensemble. Les automates vont également interagir entre eux et certains font même de la musique. C'est très intéressant et très intrigant de voir comment ça fonctionne. »

À l'issue du spectacle, le public peut déambuler au milieu de l'installation et comprendre la mécanique.

Rosépine

Première visite aux Trois jours de Casteliers pour les Amis de chiffon, compagnie de théâtre sagueenienne qui aura bientôt 40 ans. Et première montréalaise pour ce spectacle, sa toute dernière création. « Rosépine est une petite fille qui veut aider son grand-père à protéger sa culture de melons, sur un fond de changements climatiques au Japon, dévoile Louise Lapointe. Elle part en voyage pour

découvrir d'où viennent les pleurs qu'elle entend. Un spectacle très visuel avec un décor ravissant. »

Spectacles pour adultes et autres activités

Les Trois jours de Casteliers, ce sont aussi quatre spectacles pour adolescents et adultes et toute une série d'activités. Cette année encore, les marionnettes s'invitent dans les vitrines des boutiques d'Outremont ainsi qu'à la station de métro du même nom. Le Théâtre Outremont accueille également une exposition retraçant les 40 ans du Théâtre de l'Œil et présentant quelques-uns des célèbres personnages qu'a fabriqués cette illustre compagnie montréalaise et qui ont fait rêver des milliers d'enfants. La bibliothèque Robert-Bourassa propose un atelier de création de marionnettes pour enfants. Entre autres!

Collaboratrice
Le Devoir

LES TROIS JOURS DE CASTELIERS

Du 6 au 9 mars 2014, à Outremont. Renseignements, programmation, tarifs et horaires: <http://festival.casteliers.ca>.

17^{ÈME} ÉDITION

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM POUR ENFANTS DE MONTRÉAL

DU 7^{ER} AU 9 MARS 2014 PENDANT LA SEMAINE DE RELÂCHE

CONSULTEZ NOTRE PROGRAMMATION ET ACHETEZ VOS BILLETS EN LIGNE SUR **WWW.FIFEM.COM**

PRÉSENTATEUR OFFICIEL **Desjardins** EN COLLABORATION AVEC **la Bibliothèque de Montréal** **Cinéma Beaudin**

Coopérer pour créer l'avenir







ANTBOY LOURS MONTAGNE MA MAMAN EST EN AMÉRIQUE

RELÂCHE SCOLAIRE

MUSÉES

Entre expositions et autres aventures

Des dates sont à inscrire au calendrier de la famille

Ludique et culturel: on pourrait le dire. Car, si les écoles font relâche, dans les musées, c'est à l'inverse qu'on agit, profitant de ces jours donnés pour attirer dans leur enceinte le public jeune. Autres jours, autres parcours muséaux, donc.

ASSIA KETTANI

Au Musée McCord, l'exposition *Jouets — Mission Cosmos* (à l'affiche jusqu'au 6 avril) donne le ton avec son univers de conquête de l'espace et ses aventures intergalactiques.

Le musée agrémenté la visite de l'exposition d'un jeu de piste destiné aux 3-12 ans: munis d'une carte, de crayons de couleur et d'un petit sac à dos d'explorateur remis à l'entrée, les enfants sont chargés de la délicate mission de retrouver le code de démarrage de la navette du professeur Copernic, tombée en panne, à l'aide d'indices disséminés dans les salles.

L'heure du conte sonnera aussi trois fois par jour, en français et en anglais, et s'installera cette année dans les salles de l'exposition. Des ateliers en continu proposeront tous les jours, de 10 heures à 16 heures, de créer un vaisseau intergalactique en matériaux recyclés et, dans le cadre du partenariat entre l'exposition et le magazine *Yoopa*, le musée accueillera, le dimanche 9 mars, un invité de marque: Théo, avec quelques gâteries en prime, dont des autographes, des spectacles, des projections et même un bar à bonbons.

Un autre jeu de piste explorera l'exposition permanente *Porter son identité — La collection Premiers Peuples*, qui invite

les enfants à suivre un certain Thomas à travers sa quête d'identité: une introduction aux Premiers Peuples qui permet de découvrir différentes communautés autochtones à travers des artefacts et des objets.

Pointe-à-Callière

On garde le cap sur l'aventure, mais on troque la navette spatiale contre le bateau de pirate. La nouvelle exposition permanente *Pirates ou corsaires?*, qui propose diverses activités de charge de canon, de confection de nœuds ou de découvertes d'odeurs de pirates, le tout dans un décor de bateau de corsaire, s'équipe, à l'occasion de la semaine de relâche, d'un parcours d'exploration autonome.

Les jeunes pourront également profiter des installations habituelles, comme les fouilles simulées Archéo-aventures et le site archéologique de l'exposition permanente *Ici naquit Montréal*. On apprécie l'aménagement d'un nouvel espace de lunch au décor champêtre, qui permet de casser la croûte à son aise.

Et, si on tend l'oreille le 23 février ou le 9 mars, on pourra entendre les *Symphonies portuaires*, alors que trains, bateaux et autres instruments urbains livreront un concert hors les murs et hors du commun.

Musée des beaux-arts de Montréal

En plus des activités familiales proposées comme d'habitude les fins de semaine, le Musée des beaux-arts de Montréal enrichit son offre d'ateliers de dessin en continu, de 11 heures à 16 heures, bilingues et gratuits, où petits et grands pourront créer un paysage poétique, de visites guidées de l'exposition *Peter Doig* adaptées aux familles, ainsi que de jeux de piste.

Nouveauté de cette année, le musée s'associe au Festival international du film pour enfants de Montréal autour d'une programmation exclusive: des films en français et en anglais pour tous les âges, y compris des séances matinales adaptées aux tout-petits, ainsi qu'un programme en continu de courts métrages muets et gratuits.

Enfin, les mordus de BD auront l'occasion de rencontrer chaque jour de la semaine un des bédésistes en vedette à l'exposition *La BD s'expose au Musée*, soit Cyril Doisneau, Rémy Simard, Pascal Colpron, Pascal Girard, Siris ou Jean-Paul Eid.

Musée d'histoire du Sault-au-Récollet

Situé au nord de l'île, Cité historia est ce lieu dédié à la mémoire de son quartier. Et on y proposera, le 1^{er} mars, un conte sous les étoiles autour d'un feu et d'une boisson chaude et, le 9 mars, une journée familiale avec contes traditionnels et jeux anciens pour petits et grands: jeux de table, courses en sac ou souque à la corde.

Musée national des beaux-arts du Québec

Du côté de la capitale, le Musée national des beaux-arts du Québec propose un laissez-passer à 5\$ pour avoir accès à un bouquet d'activités: ateliers de sculpture, de dessin ou de collage, qui explorent tout à tour les univers de Riopelle, Pelland, Leduc ou Lemieux, en lien avec les quatre nouvelles expositions du musée.

On y trouvera aussi spectacles et animations, maquillage artistique et contes avec, en plus, une nouveauté: des minicamps d'une journée pour les 6-12 ans.

Collaboratrice
Le Devoir

PHOTOS DELPHINE DELAIR

ESPACE POUR LA VIE

Et on joue aux explorateurs!

Entre papillons et ciel étoilé

En plus de pouvoir profiter des activités régulières du Biodôme, du Jardin botanique, de l'Insectarium et du Planétarium Rio Tinto Alcan, Espace pour la vie propose des activités exceptionnelles durant la semaine de relâche scolaire. Idéal pour tous les explorateurs en herbe qui désirent connaître et comprendre le monde qui les entoure.

HÉLÈNE ROULOT-
GANZMANN

D'ordinaire, on emmène ses enfants et ses adolescents au Biodôme pour faire la connaissance du petit singe tamarin-lion, tenter d'apercevoir le paresseux, bien caché tout en haut dans la verrière, ou encore coller son nez contre l'impressionnant aquarium du golfe du Saint-Laurent, s'amuser de la danse des raies ou se faire peur avec les aiguillats communs, de la famille des requins.

Mais, durant la semaine de relâche et uniquement pendant la semaine de relâche, le Biodôme présente aussi l'envers du décor. Le Rallye des coulisses permet en effet de rencontrer les employés qui travaillent auprès des animaux à la clinique, à la cuisine, au local d'élevage des insectes, ainsi que ceux qui plongent dans les bassins et qui s'occupent de la faune marine. Munis d'un passeport qu'ils tamponnent à chaque station, les enfants peuvent se prendre à rêver à l'époque où ils seront grands!

Au Jardin botanique

C'est le retour de *Papillons en liberté* dans la grande serre du Jardin botanique, qui se transforme une nouvelle fois en immense volière accueillant des milliers de lépidoptères aux couleurs flamboyantes et en provenance du monde entier. Mais, cette année, les en-



DANIEL CHOINIÈRE

La semaine de relâche peut être l'occasion de découvrir les spectacles du nouveau Planétarium.

fants de huit ans ou plus, ainsi que leur famille, sont invités au spectacle *Au rythme des papillons*, voyage musical et poétique à travers les différentes étapes de la vie du papillon. Cette métaphore de la métamorphose sensibilise les enfants aux arts visuels et à la musique mixte, instrumentale et électroacoustique, et donne naissance sur scène... à un magnifique papillon!

Au Planétarium Rio Tinto Alcan

La semaine de relâche peut être l'occasion, pour tous ceux qui ne l'ont pas encore fait, de découvrir les expositions et les spectacles proposés par le nouveau Planétarium.

Le spectacle immersif *Continuum* au Théâtre du Chaos, d'abord. Spécialement conçu par le tandem de créateurs reconnus internationalement que forment Michel Lemieux et Victor Pilon, ce *show* plonge les visiteurs dans une émouvante odyssée à travers les

beautés et les forces de l'espace, sur une envoûtante musique symphonique de Philip Glass. De l'infiniment petit à l'infiniment grand, il s'agit en fait d'un poème cosmique sur le lien qui unit l'Homme et l'Univers.

Au Théâtre de la Voie lactée, le spectacle *De la Terre aux étoiles* place le visiteur sous le plus beau ciel étoilé de Montréal. Tel un explorateur, il entreprend un captivant voyage virtuel qui le mène à des milliers d'années-lumière de la Terre, jusqu'au-delà des étoiles! Une fascinante immersion dans l'immensité de l'Univers, commentée en direct par un animateur et renouvelée au gré des saisons et de l'actualité scientifique. Expérience unique garantie!

Enfin, l'exposition permanente *EXO, sur les traces de la vie dans l'Univers* tente de donner des éléments de réponse à quelques questions fondamentales: comment est apparue la vie sur Terre? Ou encore, est-

ce qu'il y a de la vie ailleurs? Ces énigmes sont abordées par le biais de bornes interactives, de projections et de jeux multimédias. A ne surtout pas manquer non plus: la section de l'exposition qui présente un véritable laboratoire de géologie et une riche collection de météorites, dont le plus vieux morceau du système solaire!

Nuit blanche au Parc olympique

À la suite du succès obtenu l'hiver dernier, lorsque la Nuit blanche a rassemblé plus de 5000 participants au pôle du Parc olympique, Espace pour la vie et le Parc olympique remettent ça en 2014! Ainsi, cette année encore, le 1^{er} mars au soir, l'Esplanade Financière Sun Life et Espace pour la vie combineront leurs programmations pour offrir une expérience inédite aux festivaliers, à travers les différents lieux.

Collaboratrice
Le DevoirFESTIVAL INTERNATIONAL
DE THÉÂTRE DE MARIONNETTES
POUR ADULTES ET ENFANTS

PRÉSENTATEUR OFFICIEL

Desjardins

Coopérer pour créer l'avenir

ALLEMAGNE
DANEMARK
FRANCE
SUISSE
ONTARIO
QUÉBEC

festival.casteliers.ca

BILLETTERIE / 514.495.9944
THÉÂTRE OUTREMONT / 514.790.1245
RÉSEAU ADMISSION / 514.790.1245

RELÂCHE SCOLAIRE

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM POUR ENFANTS DE MONTRÉAL

De grands écrans pour de petits enfants

« Quand une histoire est bien ficelée, les jeunes spectateurs peuvent entendre parler de tous les sujets »

Même après 17 ans d'existence, le Festival international du film pour enfants de Montréal (FIFEM) n'a pas l'intention de lorgner du côté des grands, prenant soin d'un public qui évolue en même temps que lui, certes, mais surtout soucieux d'initier les plus jeunes au septième art. Cet apprentissage se déploie dans la bonne humeur, celle qu'inspire la relâche scolaire.

ANDRÉ LAVOIE

Du 1^{er} au 9 mars, le plus souvent accompagnés de leurs parents, les enfants vont converger vers le Cinéma Beaubien, dans le quartier Rosemont, « la maison mère du FIFEM », baptisé ainsi par la fondatrice et directrice générale, Jo-Anne Blouin. Le lieu est bien connu des cinéphiles en herbe depuis quelques années déjà et c'est encore à cet endroit que se tiendra la compétition officielle, toujours scrutée à la loupe par un jury jeunesse qui sortira sûrement ravi par l'expérience ou, du moins, avec un œil beaucoup plus critique.

Même si les cinq écrans du Cinéma Beaubien seront tous consacrés aux nombreuses projections du FIFEM, et ce, de 9 heures à 19 heures tous les jours, on commençait à se sentir à l'étroit et sans doute un peu loin du centre-ville. Grâce à la collaboration de Mario Fortin, à la barre du Beaubien et, depuis près d'un an, du Cinéma du Parc, les jeunes festivaliers vont découvrir ce nouveau repaire de la cinéphilie. Cette conquête vers l'ouest (de la ville) n'est pas terminée puisque, à partir du mardi 4 mars et jusqu'à la clôture, l'auditorium Maxwell-Cummings du Musée des beaux-arts de Montréal vibrera aussi au rythme du FIFEM.

Trois liens, trois programmations

Cette expansion des activités prendra la couleur de ces nouvelles adresses, comme l'explique Jo-Anne Blouin. « Nous n'avons pas l'intention de faire une programmation exclusivement anglophone parce que nous sommes au cœur du ghetto McGill. La compétition reste au Beaubien, mais nous offrirons des premiers au Cinéma du Parc, et c'est une façon de tester l'intérêt des gens du quartier et celui de leurs enfants! Du côté du Musée des beaux-arts, après une première expérience l'an dernier qui s'est avérée concluante, nous allons proposer une programmation qui reflète cette idée que le cinéma se nourrit de tous les arts. Et on rêve bien sûr d'élaborer différents types d'ateliers dans ces lieux magnifiques. » Les spectateurs pourront ainsi voir, ou

revoir, quelques coups de cœur des éditions précédentes, dont ces pures merveilles que sont *Le Tableau*, de Jean-François Laguionie, et *Brendan et le secret de Kells*, de Tomm Moore et Nora Twomey.

Toute la programmation sera dévoilée dans quelques jours, mais Jo-Anne Blouin tient déjà à souligner quelques titres qui piqueront la curiosité. Même pendant la relâche scolaire, personne ne voudra manquer le documentaire à succès de Pascal Plisson, *Sur le chemin de l'école*, récit captivant et émouvant de quatre enfants qui vivent aux quatre coins du monde (Kenya, Maroc, Inde et Australie) et dont le périple vers leur classe, et vers la connaissance, s'avère plein d'embûches.

Surprises!

Sans parler d'une tendance, la directrice constate un intérêt pour le thème et l'imagerie des superhéros, comme l'illustre avec humour le Danois Ask Hasselbalch dans *Antboy*. Et, même si la chose peut sembler surprenante, on rit aussi beaucoup devant *Bekas*, de l'Irakien Karzan Kader. « Le cinéaste a fui son pays et s'est réfugié en Suède, souligne Jo-Anne Blouin. Le récit est inspiré de sa propre expérience pour raconter l'exil de deux enfants marqués par la guerre, abandonnés et qui veulent aller aux États-Unis pour rencontrer Superman afin de faire revivre leurs parents. Eh oui, c'est une comédie! »

Ce ne sont pas les seules surprises venant de tous les horizons que les enfants pourront découvrir pendant la relâche scolaire, particulièrement en compétition officielle, « celle qui affiche le plus vite complet, contrairement aux premières éditions, preuve que nous avons bien fait notre travail », affirme la directrice. Car, depuis 17 ans, pour dénicher des perles rares et secouer les habitudes des jeunes spectateurs gavés d'images, mais qui proviennent souvent du même moule (américain), Jo-Anne Blouin visionne une bonne partie de la production internationale destinée à son public.

Elle constate, encore et toujours, la suprématie (méritée) des cinéastes européens. « En Europe, on parle aux enfants d'une façon intelligente et les



Bekas, de l'Irakien Karzan Kader

personnages adultes sont souvent nuancés. Quand une histoire est bien ficelée, les jeunes spectateurs peuvent entendre parler de tous les sujets: la mort, la maladie, la sexualité, l'environnement, etc. Il faut arrêter de les prendre par la main et de croire qu'ils ne peuvent

pas penser par eux-mêmes. » On peut toutefois les conduire dans l'un des trois lieux où se tiendra la 17^e édition du FIFEM. À partir de là, les organisateurs se chargent du reste.

Collaborateur
Le Devoir

Antboy, du Danois Ask Hasselbalch

SOURCE FIFEM



Sur le chemin de l'école, un documentaire de Pascal Plisson

SOURCE FIFEM

HÔTELS
Fairmont

TOUT LE MONDE EST UNIQUE

OFFRE HIVERNALE
20% DE RABAIS

SUR LE TARIF DU JOUR

Jusqu'au 30 avril 2014

Obtenez tous les détails!

Visitez le fairmont.fr

appelez le 1 888 450 4141

ou contactez votre agent de voyages

Une semaine de relâche unique!

Pour des vacances d'hiver en famille, les hôtels Fairmont sont de formidables destinations. Situés en pleine nature ou en milieu urbain, nos établissements de prestige offrent une qualité d'accueil à faire rêver petits et grands.

Nouveaux menus santé pour enfants, fine gastronomie et confort exquis, voilà de séduisants atouts pour mieux apprécier nos multiples activités incluant ski, patin sur glace, curling, glissade, traîneau à chiens, motoneige, magasinage, massothérapie et plus encore.

Fairmont Le Reine Elizabeth
Tout Montréal à votre porte!Fairmont Tremblant
Le seul hôtel sur les pentes de ski!Fairmont Le Château Montebello
La grande aventure canadienne vous attend!Fairmont Le Château Frontenac
Site de villégiature urbain au cœur du Vieux Québec!Fairmont Le Manoir Richelieu
Un château sur le cap, pour mieux voir la mer!

MUSEE MCCORD

stm et YoOPA TWA présentent

GRATUIT POUR LES 12 ANS & MOINS

JOUETS MISSION COSMOS

Du 16 novembre 2013 au 6 avril 2014

CONSULTEZ L'ENSEMBLE DES IDÉES D'ACTIVITÉS EN FAMILLE POUR LA RELÂCHE
musee-mccord.qc.ca/activites

DESTINATION CENTRE-VILLE

Gallimard

24

Centre de l'Université de Québec